



HAL
open science

A Southern Twist : dynamiques sociolinguistiques dans un magasin mennonite au Kentucky

Kelsey Dillon

► **To cite this version:**

Kelsey Dillon. A Southern Twist : dynamiques sociolinguistiques dans un magasin mennonite au Kentucky. Sciences de l'Homme et Société. 2020. dumas-04502758

HAL Id: dumas-04502758

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04502758v1>

Submitted on 13 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**« A SOUTHERN TWIST » :
DYNAMIQUES SOCIOLINGUISTIQUES
DANS UN MAGASIN MENNONITE AU
KENTUCKY**

Kelsey Dillon

Sous la direction de Médéric Gasquet-Cyrus

Mémoire de Master 2 en Sciences du Langage
Parcours Linguistique - Axe Langues en Contact et Terrain
Aix-Marseille Université
13 novembre 2020



Table des matières

1. Introduction.....	1
2. Perspectives sur le deitsch et ses locuteurs.....	3
2.1. Note sur les glossonymes	3
2.2. L'histoire du deitsch	7
2.2.1. Les origines de l'anabaptisme	7
2.2.2. Les appellations « mennonite » et « amish ».....	8
2.2.3. L'Allemand de Pennsylvanie	9
2.3. Dynamiques actuelles	10
2.3.1. La migration et la mobilité	10
2.3.2. Dynamiques liées à l'appartenance communautaire.....	11
2.3.3. Dynamiques économiques.....	14
2.4. Travaux sociolinguistiques sur le deitsch	15
2.5. Résumé du chapitre	19
3. Terrain et Corpus	20
3.1. Mon parcours.....	21
3.2. La réalité sociale du terrain	24
3.2.1. Le lieu	25
3.2.2. Les participants	28
3.3. Le terrain (co-)construit.....	30
3.3.1. Choix et contraintes	31
3.3.2. Rupture du rapport chercheur-participants.....	32
3.3.3. Corpus	35
4. Analyse et Discussion.....	39
4.1. Le deitsch et le travail en entreprise.....	39
4.1.1. “La menace de la boîte à lunch”	39
4.1.2. Rôles du deitsch au travail	46
4.2. Langue(s) de travail et appartenance communautaire.....	53
4.2.1. Quelle(s) communauté(s) linguistique(s)?	53

4.2.2. Frontières et transitions.....	55
4.3. Migration, mobilité et pratiques plurilingues au travail	61
4.3.1. Prestige et insécurité linguistique.....	62
4.3.2. Nouvelles ressources langagières	66
4.3.3. Négociation d'identités sociolinguistiques au travail.....	72
4.4. Résumé du chapitre	76
5. Conclusion	78
Bibliographie	80
Annexes.....	84
I. Trame d'entrevue	84
II. Cartes	85
III. Formulaire de consentement éclairé.....	86

1. Introduction

Ce mémoire présente les résultats d'observations ethnographiques et d'entretiens réalisés dans un milieu de travail plurilingue dans le nord-est du Kentucky, aux États-Unis d'Amérique. Bien qu'il s'agisse d'une microentreprise dans une petite commune, *The Hometown Market*¹ se situe à l'intersection de plusieurs dynamiques sociolinguistiques à grande échelle car il est détenu et géré par des membres de deux communautés anabaptistes conservatrices qui parlent à la fois l'anglais et une variété sectaire d'allemand de Pennsylvanie ou deutsch. Traditionnellement communautés agricoles provenant de Pennsylvanie et du Midwest américain qui vivent selon une doctrine religieuse de stricte séparation d'avec le monde, de nombreux groupes anabaptistes conservateurs ont connu ces dernières décennies un certain nombre de changements économiques, sociétaux et idéologiques. Ces changements comprennent la migration vers le sud, vers des terres agricoles moins chères, l'engagement dans des emplois non agricoles et dans l'entrepreneuriat, et l'ouverture idéologique vers l'évangélisation et le travail missionnaire. Ces changements sociétaux s'accompagnent d'une renégociation des rôles et des valeurs des ressources langagières. Grâce à l'observation ethnographique et aux entretiens sociolinguistiques, nous espérons identifier les liens qui peuvent exister entre ces dynamiques sociolinguistiques au niveau macro et les idéologies et interactions qui se jouent au Hometown Market au niveau micro.

Une approche puissante qui permet de rechercher de tels liens entre la société au niveau macro et les pratiques langagières au niveau micro est la sociolinguistique ethnographique critique de Monica Heller (2002). Heller traite la langue comme un ensemble de ressources communicatives et s'intéresse au rôle des relations de pouvoir dans la structuration de l'utilisation de la langue et vice versa. Pour relever ces rôles, il est nécessaire de comprendre à la fois les niveaux micro et macro. En effet, « [l]a mobilisation des ressources communicatives ne peut être comprise sans relier les interactions aux trajectoires de leurs participants, à leurs ressources communicatives et à leurs cadres institutionnels, et sans examiner comment ils façonnent et sont façonnés par ces facteurs² » (Heller 2008:519). En outre, les relations de pouvoir sont inhérentes à la construction du savoir par la recherche. Dans cette approche, il est donc important pour le chercheur d'explicitier ses propres positions, qui ne sont jamais neutres

¹ Le nom du magasin a été changé afin de permettre aux participants de rester anonymes.

² "[T]he mobilization of communicative resources cannot be understood without connecting interactions to the trajectories of their participants, their communicative resources, and their institutional settings, and examining how they both shape and are shaped by these factors."

(Heller 2002). C'est d'autant plus le cas pour le travail de terrain sur lequel ce mémoire se base, car il représente un cas de rupture de la relation chercheur-participants.

En gardant ces considérations à l'esprit, cette mémoire commence par un survol de différentes perspectives sur le deitsch et ses locuteurs, y compris des perspectives historiques, académiques et en relation avec les macro-dynamiques mentionnées ci-dessus. Le chapitre suivant décrit le travail de terrain et la construction du corpus. Mon parcours et mes positions sont examinés dans ce chapitre, notamment en ce qui concerne des décisions clés dans la co-construction du protocole de recherche ainsi que les difficultés rencontrées lors du travail sur le terrain, aboutissant à l'arrêt des observations et entrevues sur la demande du propriétaire du magasin. Dans le chapitre suivant, des éléments du corpus sont examinés, mis en relation et discutés par rapport aux macro-dynamiques décrites précédemment. Cette analyse n'est pas faite en dépit de la rupture des communications entre les participants et moi-même, mais à la lumière de celle-ci. Des exemples sont donnés pour illustrer comment les macro-dynamiques qui se croisent dans The Hometown Market conduisent à de nouvelles façons pour les employés de faire face à des situations clés et de négocier les identités individuelles et de groupe à travers la langue. Inversement, d'autres exemples montrent comment les réseaux personnels au travail sont parfois en mesure de supplanter les tendances au niveau macro. Enfin, dans la conclusion, les résultats de l'étude sont résumés et des pistes de recherche sont proposées pour l'avenir.

2. Perspectives sur le deutsch et ses locuteurs

Ce chapitre introductif présente le deutsch et ses locuteurs de plusieurs perspectives. Je commence par une note sur les glossonymes pour mieux clarifier ce que j'entends par *deutsch* et pourquoi j'ai choisi d'employer ce glossonyme parmi plusieurs options. Ensuite, je résume l'histoire de cette langue dont les origines se trouvent en Europe germanophone au XVI^e siècle. Cette section est suivie d'une discussion des dynamiques actuelles liées à la mobilité et la migration, l'appartenance communautaire, et l'économie. Enfin, je présente un survol des recherches menées en sociolinguistique sur le deutsch et ses locuteurs.

2.1. Note sur les glossonymes

Si j'ai choisi d'employer le terme *deutsch* pour désigner une des langues parlées par mes informateurs, ce choix ne venait pas de soi. En effet, le véritable foisonnement de glossonymes pour cette langue prête facilement à confusion. Mais il ne s'agit pas simplement de choisir le « vrai » nom dans une liste d'options, car chacun d'entre eux représente « une valeur symbolique qui fait du nom d'une langue en quelque sorte un ambassadeur » (Tabouret-Keller, 1997:6). Nommer (ou ne pas nommer³) une langue, c'est prendre parti entre des personnes, des groupes et des instances de pouvoir. Quand on nomme une langue, on reconnaît son existence et l'existence de ses locuteurs, mais aussi sa différence par rapport à d'autres langues et à ce que l'on considère « non-langue » (accent, dialecte, voire variété fautive...). Les noms des langues donnent également des indices sur leur histoire et celle de leurs locuteurs. Afin d'expliquer le choix de *deutsch* il faut donc une discussion des autres glossonymes en concurrence pour cette langue. Pour ce faire j'ai recours aux trois catégories ou « ensembles » de noms des langues décrites par Tabouret-Keller (1997:9-10), à savoir les noms employés par les linguistes, les institutions, et les locuteurs eux-mêmes.

Commençons par les noms donnés par les linguistes. Les scientifiques anglophones s'intéressant au sujet choisissent souvent entre deux glossonymes : *Pennsylvania Dutch* et *Pennsylvania German* (littéralement « L'allemand de Pennsylvanie »). Si le premier nom se rapproche davantage de l'usage populaire, sa polysémie pose des problèmes d'interprétation (pour les anglophones) et de traduction (pour les locuteurs d'autres langues). En effet, dans d'autres contextes, *Dutch* fait référence aux ressortissants des Pays-Bas ou à la langue néerlandaise. Cependant les ancêtres de beaucoup de locuteurs du *deutsch* aujourd'hui ne venaient pas des Pays-Bas, mais de la Vallée du Rhin ou de la Suisse, et ne parlaient pas le

³ Cf. Akin (1997) sur le refus de la part de l'État turc de nommer la langue kurde.

néerlandais, mais les langues de cette région. L'ambiguïté provient du fait que pendant la période de la colonisation de l'Amérique par les européens, deux mots anglais concurrents existaient pour décrire les peuples germaniques de l'Europe centrale (et leurs langues) : *German* et *Dutch*. *German*, avec son étymologie latine, fut employé dans des contextes soutenus, alors que *Dutch* faisait plus « peuple ». Les primo-arrivants germanophones en Pennsylvanie, pour la plupart agriculteurs, travailleurs et artisans, privilégiaient ce dernier pour se distinguer de l'élite allemande éduquée qui arriva plus tard, au milieu du XIXe siècle. Il y a aujourd'hui une forte revendication de la culture *Pennsylvania Dutch* dans certains milieux, accompagnée d'un intérêt pour la revitalisation de la langue « d'héritage » en dehors des communautés religieuses ou elle est majoritairement pratiquée. Malgré cette revendication, la plupart des chercheurs utilisent le terme *Pennsylvania German* pour tenir compte de la généalogie de la langue, proche du palatin⁴ parlé dans la Vallée du Rhin en Allemagne actuelle (Fig. 1). Ce choix leur permet également de distinguer entre le glossonyme et l'ethnonyme car les deux catégories ne se

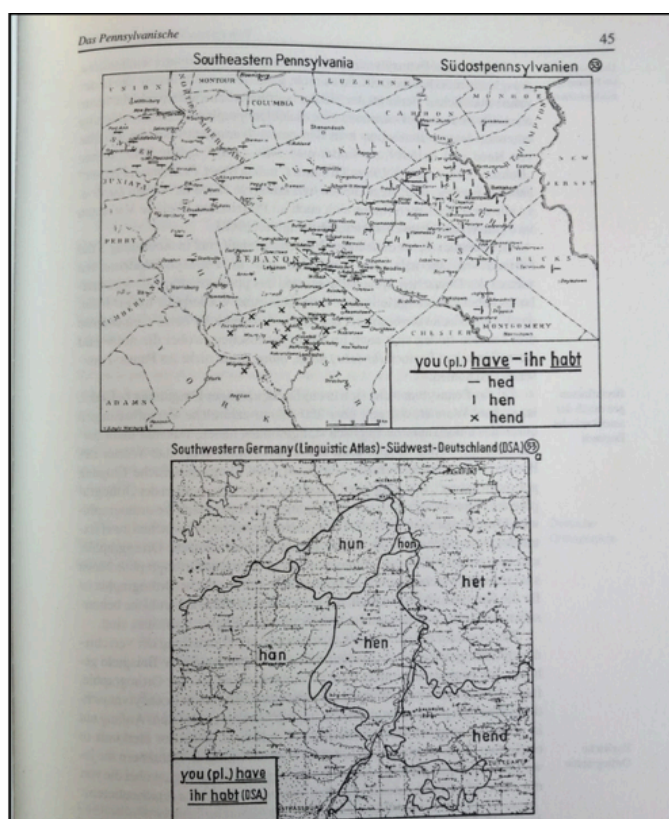


Figure 1 : Une page du livre de Rudolf Post (1992:45) comparant des cartes d'isoglosses pour « vous avez (pl) » en deutsch du sud-est de Pennsylvanie et en palatin du sud-ouest de l'Allemagne.

chevauchent pas tout à fait. Tous les locuteurs de *deutsch* ne revendiquent pas l'identité *Pennsylvania Dutch*, et ceux qui revendique cette identité ne pratiquent pas tous le *deutsch*. Pourtant *Pennsylvania German* ne traduit pas les indices historiques et culturels que contient *Pennsylvania Dutch*.

Voyons ensuite comment les institutions nomment cette langue. La plupart des institutions insistent sur le statut de « dialecte » du *deutsch* ou le placent implicitement ou explicitement dans une hiérarchie par rapport à l'anglais ou à l'allemand. Le catalogue de la Bibliothèque du Congrès, institution américaine homologue de la

⁴ Le palatin ou *Pfälzisch* est classée parmi les dialectes francique rhénans du moyen allemand. Albert F. Buffington (1937) a été le premier à identifier le palatin comme variété la plus proche du deutsch. Cf. l'ouvrage de Rudolf Post, *Pfälzisch : Einführung in eine Sprachlandschaft* (1992) pour un traitement approfondi du palatin.

Bibliothèque nationale française (BNF), indexe les ouvrages portant sur le *deitsch* sous l'étiquette « *Pennsylvania German Dialect* » avant de lister d'autres étiquettes : « *Variants: Pennsylvania Deitsh dialect; Pennsylvania Dutch dialect, Pennsylvanish dialect* ». L'insistance sur le statut de dialecte (c'est-à-dire, surtout pas une langue), n'est pas surprenante. Même si les États-Unis n'ont pas de langue officielle au niveau fédéral, tous les parlars sont minorés par rapport à l'anglais, la langue dominante de fait. De plus, le *deitsch* n'est associé à aucun État-Nation et est minoré également par rapport à l'allemand standard ou *Hochdeutsch*. Le catalogue numérique de la BNF (2020) suit le même modèle ; la page dédiée à ce thème est étiquetée « Allemand de Pennsylvanie (dialecte) », une sous-classification du thème « Allemand (langue) ». C'est le cas même au sein des communautés qui le pratiquent. Dans beaucoup de communautés Amish et certaines Mennonites, où l'institution la plus influente est la gouvernance religieuse, il y a une situation diglossique entre le *Hochdeutsch*, langue liturgique, et le *deitsch*, langue vernaculaire (Louden 2016). Chez les non-sectaires, *The Pennsylvania German Society* est une association dédiée « à l'étude du peuple *Pennsylvania German* et leur histoire de plus de 325 ans en Amérique. »⁵ (2020). Sur le site Internet de l'association, les mots « langue » et « dialecte » sont employés indifféremment pour désigner le *deitsch*. L'accent est mis sur les liens entre le *deitsch* et l'allemand et ainsi sur le « foyer ancestral » des *Pennsylvania Germans* en Europe. Un dernier exemple institutionnel s'agit de la page Wikipédia dédiée à la langue. Depuis la publication du premier article en *deitsch* sur Wikipédia en 2005, plus de 1800 articles ont été ajoutés (« *Haaptblatt* » 2020). En tant qu'encyclopédie collaborative et ouverte à tous, l'on pourrait avancer qu'il s'agit d'une source de glossonymes donnés par les locuteurs. Pourtant la plupart des locuteurs de *deitsch* ne lisent ni n'écrivent dans cette langue. Les rédacteurs des articles en *deitsch* font partie d'une minorité qui assure la représentation numérique de la langue. Les noms listés sur Wikipédia constituent alors un « ensemble » de glossonymes à cheval entre ceux donnés par les institutions et ceux employés par les locuteurs. La page Wikipédia dédiée à la langue commence ainsi :

« *Die Pennsilfaanisch Deitsch Schprooch, /pensilfa:nɪsdaitʃ/, ass gwenlich yuscht Deitsch heesst unnich die Pennsilfaanisch Deitsche, awwer aa Pennsylvania German odder Pennsylvania Dutch genennt watt in Englisch, iss en Schprooch, ass gschwetzt watt bei vergleicht 300,000 Leit in meh wie 30 Schteets in die USA un in Ontario (Kanadaa). » (« Pennsilfaanisch Deitsch » 2020).*

⁵ "to the study of the Pennsylvania German People and their 325+ year history in America"

(« La langue *Pennsilfaanisch Deitsch*, d'habitude simplement appelée *Deitsch* parmi les *Pennsilfaanisch Deutsche*, mais aussi appelée *Pennsylvania German* ou *Pennsylvania Dutch* en anglais, est une langue qui est parlée par environ 300.000 personnes dans plus de 30 États aux États-Unis d'Amérique et en Ontario (Canada). »)⁶

Dès le début de l'article le.s auteur.e.s vont à l'encontre du discours étatique : il s'agit d'une langue (surtout pas d'un dialecte). Nous voyons aussi une équation formelle entre le glossonyme (au singulier) « *Die Pennsilfaanisch Deitsch Schprooch* » et l'ethnonyme (au pluriel) « *Die Pennsilfaanisch Deutsche* ». Comme sur le site de la *Pennsylvania German Society*, une section de cet article détaille les liens entre le *deitsch* et l'allemand de la vallée du Rhin. Si l'idée d'hierarchie entre dialecte et langue est atténuée, une relation de type généalogique persiste (langue mère > langue fille). L'on pourrait dire que les glossonymes donnés par les bibliothèques nationale américaine et française promeuvent le côté « État » de l'idéologie État-nation-langue tandis que ceux donnés par la *Pennsylvania German Society* et la page Wikipédia mettent en avant le côté « nation ». Pourtant la page Wikipédia est la seule source quasi-institutionnelle qui reconnaît un glossonyme ne faisant pas référence à la Pennsylvanie.

En effet, si la Pennsylvanie compte beaucoup de locuteurs de *deitsch* parmi ses habitants, aujourd'hui la majorité ne réside pas en Pennsylvanie mais dans les États du Midwest. Tenant compte de la migration et croissance des populations Amish dans le Midwest, Steven Hartmann Keiser écrit que « L'allemand de Pennsylvanie est une langue qui a dépassé son nom »⁷ (2012:1). C'est un fait qui a entraîné l'utilisation d'un glossonyme tronqué : beaucoup de locuteurs ne disent pas parler le *Pennsylvania German*, le *Pennsylvania Dutch* ou le *Pennsilfaanisch Deitsch*, mais le *German*, *Dutch*, ou *Deitsch* tout court. Certains locuteurs disent même parler *amisch* mais cet usage est assez contraint (Louden 2016). Pourtant si les glossonymes servent à distinguer une langue d'autres langues ou de dialectes, ils servent aussi à cacher des différences au sein des langues nommées (Tabouret-Keller 1997). L'usage courant de *Dutch* ou *German* amène à poser la question, « Quel *Dutch* ? Quel *German* ? » car ceux-ci peuvent faire référence à un nombre de variétés linguistiques. En contraste, l'usage de *amisch* serait trompeur car beaucoup de locuteurs ne sont pas Amish. En fin de compte, j'ai choisi de parler du *deitsch* dans ce mémoire car c'est la forme endonymique du glossonyme qui

⁶ Tous les énoncés en deitsch dans ce mémoire sont traduits à l'aide du *Pennsylvania Dutch Dictionary* en ligne : <https://www.padutchdictionary.com> , une adaptation numérique du dictionnaire de Lambert (1924).

⁷ "Pennsylvania German is a language that has outgrown its name"

représente l'usage courant des locuteurs avec qui j'ai pu interagir lors de ce projet. C'est aussi un nom qui participe moins, à mon avis, à la minoration des locuteurs, tout en étant moins ambiguë que « *Dutch* » ou « *German* » et en évitant les problèmes de traduction en français. Dans la prochaine section nous verrons l'histoire de cette langue et de ses locuteurs.

2.2. L'histoire du deutsch

Le deutsch est une langue germanique née du contact entre les diverses variétés d'allemand parlées par les immigrants à la colonie de Pennsylvanie à la fin du 17^{ème} et début du 18^{ème} siècles. Parmi ces immigrants était une minorité anabaptiste. Aujourd'hui, les anabaptistes, dont les amish et mennonites constituent la majorité des quelques 300.000 locuteurs de deutsch en Amérique du nord. Ce chapitre trace l'histoire du deutsch en commençant par sa « préhistoire » (Keiser, 2012) en Europe à l'époque de la Réformation.

2.2.1. Les origines de l'anabaptisme

Un soir d'hiver en 1525, un groupe de protestants se réunit dans la ville de Zurich. Mais il y a une absence flagrante : Huldrych Zwingli, l'homme qui s'est déclaré, il y a quelques années, « évêque et pasteur » de cette première ville autonome à devenir protestante (Kaufman, 2009 : 280). Le mouvement est encore très hétérogène et tous les zurichois n'apprécient pas la position prise par Zwingli sur un sujet particulièrement épineux : le baptême des nourrissons. Zwingli rejoint Luther en présupposant cette pratique ; un certain nombre de dissidents, menés par Conrad Grebel et Félix Manz, se demandent comment un nouveau-né peut entrer de son propre gré dans un engagement avec Dieu (Kaufman 2009). Un désaccord qui devient une dispute quand Zwingli ordonne que tous les enfants de Zurich soient baptisés sous peine de bannissement (Kaufman 2009 ; Steyer 1996). C'est le coup de grâce pour Grebel, Manz, et leurs disciples. Dans un acte de défiance contre l'autorité politique, ils se réunissent chez Manz le soir du 21 janvier 1525 et réalisent un (re)baptême adulte, suivant selon eux la tradition des premiers disciples de Jésus-Christ (Kaufman 2009). L'événement marque le début de l'anabaptisme (Kaufman 2009 ; Steyer 1996).

En même temps, une révolte des paysans fait rage dans les régions germanophones de l'Europe. Si la révolte est bientôt réprimée, les anabaptistes sympathisent avec les paysans et beaucoup de combattants finissent par rejoindre leur mouvement religieux. Bientôt, des gens aux moyens modestes constitueront la vaste majorité des adhérents à l'anabaptisme, mouvement qui se distingue désormais du courant dominant protestant non seulement par des

pratiques vis-à-vis le baptême, mais aussi par son rejet de toute forme d'élitisme (Steyer 1996 : 31) et de toute autorité « temporelle » (Kaufman 2009 : 387). C'est une affinité qui contribue à la fois à l'expansion du mouvement anabaptiste et à sa répression par les autorités, qui y voient une menace à leur pouvoir (Steyer 1996). En 1534, il reste peu d'anabaptistes en Suisse, la plupart ayant fui le pays pour se réfugier en Alsace, en Moravie ou ailleurs en Europe germanophone, voire aux Pays-Bas (Steyer 1996).

2.2.2. Les appellations « mennonite » et « amish »

Si les anabaptistes du sud de l'Europe germanophone sympathisent avec la révolte des paysans, leur mouvement reste pour la plupart paisible. Cependant dans le nord un mouvement plus violent se développe. Celui-ci culmine en la création d'une théocratie à Münster en 1534 et à sa suppression violente par les autorités allemandes (Azria & Hervieux-Léger 2010). Parmi les croyants militants figure le frère de Menno Simons, un prêtre catholique et autodidacte. Après la mort violente de son frère à Amsterdam en 1535, Menno décide de renoncer au catholicisme et restaurer le mouvement anabaptiste septentrional en rejetant les parties de la doctrine qu'il juge malavisées, telles la polygamie et la violence (Friesen 1996). Il commence une vie de ministre chrétien itinérant, et écrit ses idées dans un livre connu aujourd'hui sous le nom de *Fundamentboek*, le livre du fondement (Friesen 1996 : 53). Si Menno Simons ne rencontre jamais les leaders du mouvement Suisse (beaucoup d'entre eux étant déjà exilés ou exécutés), son influence sur la pensée anabaptiste est telle que « aujourd'hui, en Amérique du nord et ailleurs dans le monde, les descendants de ces anabaptistes néerlandais, allemands et suisses s'appellent tous mennonites, à l'exception des huttériens, des amish, des holdemann et de quelques autres groupes »⁸ (Friesen 1996 : 54).

Avance rapide de 150 ans : en 1693 en Alsace, les descendants des anabaptistes suisses exilés continuent de pratiquer leur foi. Certains parlent encore l'allemand suisse de leurs ancêtres ; d'autres ont déjà adopté la variété locale. Un suisse récemment arrivé en Alsace, Jakob Amman, est au coeur d'un schisme qui va transformer l'Eglise. Amman déplore le laxisme dont un principe anabaptiste clé est appliqué : le principe de non-mondanité ou « séparation d'avec le monde » (Azria & Hervieux-Léger 2010 : 1012). Ceux qui partagent son avis s'appelleront *amish*. Au début du 18ème siècle, les anabaptistes de Suisse, d'Alsace et du Palatinat du Rhin (une région dans le sud-ouest de l'Allemagne) subissent des taux

⁸ Traduit de l'anglais : « *In North America and the rest of the world, the descendants of these Dutch, German, and Swiss Anabaptists are all called Mennonites today, with the exception of the Hutterites, the Amish, the Holdemann people, and a few other groups.* »

d'imposition et des prix de terrain élevés (Keiser 2012). Certains partent pour des régions adjacentes, d'autres au Pays-Bas, et d'autres encore plus loin.

2.2.3. L'Allemand de Pennsylvanie

En 1681, le roi Charles II d'Angleterre donne l'autorisation à William Penn d'établir une colonie anglaise fondée sur le principe de la tolérance de toutes les religions (chrétiennes). Sur l'invitation de Penn, beaucoup de groupes ayant subi de la persécution en Europe pour cause de leurs croyances et pratiques religieuses viennent au nouveau monde. En 1683, les premiers colons germanophones en Amérique fondent la communauté de Germantown au sein de la jeune colonie de Pennsylvanie. Ils viennent de plusieurs régions germanophones de l'Europe : le Palatinat du Rhin, l'Alsace, Baden, Wurtemberg et la Suisse (Keiser 2012). S'il est possible que les premiers pennsylvaniens comptent des anabaptistes parmi leur nombre, l'an 1737 marque la première arrivée documentée des amish dans la colonie (Keiser 2012).

Pour la plupart agriculteurs, les amish de Pennsylvanie ne sont pas pour autant isolés de leurs voisins d'autres confessions à Germantown. Si chaque variété germanique n'a pas le même niveau d'influence sur ce qui deviendrait le deutsch, les locuteurs de plusieurs dialectes sont entrés en contact suffisamment régulier et durable pour déclencher des processus de nivellement et finalement de koinésation (Keiser 2012 ; Louden 2016). Le résultat, à partir de l'an 1800, est une variété germanique dont la langue la plus proche est le palatin parlé dans la Rhénanie-Palatinat en Allemagne actuelle (Keiser 2012 : 12). La différence entre ce nouveau dialecte américain et l'allemand européen de la deuxième vague d'immigration au milieu du 19ème siècle se fait sentir, tout comme les différences sociales entre leurs locuteurs. Si les locuteurs de l'allemand de Pennsylvanie sont pour la plupart agriculteurs, les nouveaux arrivants, eux, sont des citoyens républicains. Beaucoup d'entre eux ont participé aux révolutions de 1848 et soutiennent l'unification de l'Allemagne en un État-nation. Leur idéologie politique informe également leur idéologie linguistique et ils se montrent en faveur d'une langue allemande unifiée et partagée par tout le peuple allemand. Au 19ème siècle, les locuteurs de cette nouvelle langue américaine se retrouvent donc minorés par leurs voisins anglophones ainsi que par les locuteurs du « vrai » allemand. Avec le sentiment anti-allemand croissant aux États-Unis lors du 20ème siècle, alimenté par la propagande et les deux guerres mondiales, le déclin dans la pratique de la plupart des variétés allemandes dans le pays pendant cette période n'est pas surprenant. Or l'allemand de Pennsylvanie profite aujourd'hui d'une vitalité si impressionnante que Mark Loudon le qualifie de « merveille sociolinguistique » («

sociolinguistic wonder » (Louden 2016 : xi) mais seulement dans des communautés anabaptistes. La différence entre la vitalité des variétés de deitsch dites « sectaire » et « non-sectaire » fait partie des dynamiques sociolinguistiques actuelles du deitsch en Amérique du Nord, le sujet de la section suivante.

2.3. Dynamiques actuelles

Nous pouvons trier les dynamiques sociolinguistiques touchant le deitsch aujourd'hui en plusieurs catégories, sans oublier qu'elles se chevauchent et s'entremêlent. Cette section traitera les dynamiques liées à la mobilité et la migration, l'appartenance communautaire, et l'économie.

2.3.1. La migration et la mobilité

De la guerre d'indépendance américaine à la fin du 18ème siècle jusqu'à la fin du 20ème, la migration Amish a suivi deux schémas différents. Avant la guerre, la plus grande communauté amish se situait à Berks County dans le sud-est de la Pennsylvanie. Pendant la guerre, la Pennsylvanie élargit ses frontières au détriment des habitants amérindiens, y compris les nations Iroquois, les Lenape ou Delaware et divers peuples algonquins de la région des grands lacs. Certains amish de Berks County déménagent à la nouvelle frontière occidentale de Pennsylvanie après la guerre, tandis que d'autres restent dans l'est, attirés par les terres agricoles fertiles de Lancaster County. La plupart des amish de Lancaster County restent en Pennsylvanie pendant des générations. Cependant, ceux ayant déménagé à l'ouest continuent de migrer en établissant des communautés dans l'Ohio, l'Iowa, le Wisconsin et d'autres États. Au fur et à mesure, les descendants des deux groupes divergent non seulement géographiquement, mais culturellement et linguistiquement aussi. Aujourd'hui Keiser (2012) distingue deux isoglosses dans le deitsch sectaire, liées à l'histoire divergente des deux groupes : *Midwestern Pennsylvania German* ou MPG et *Pennsylvania Pennsylvania German* ou PPG.

Depuis quelques décennies, un nouveau schéma de migration s'ajoute à celles en place depuis plus de deux siècles. A partir des années 1990, plusieurs communautés anabaptistes ont été établies dans des États comme le Missouri et le Kentucky, où des difficultés économiques ainsi que la fin d'un programme fédéral de contrôle de l'offre du tabac ont résulté en de très bas prix de terrain agricole. Alors qu'auparavant les anabaptistes de Pennsylvanie ne rejoignaient pas leurs confrères occidentaux dans les nouvelles implantations, ces communautés récentes

sont souvent mixtes en termes des croyances, des appartenances et des origines géographiques de leurs membres. Par exemple, à Poplar Plains, Kentucky, des Mennonites locuteurs de PPG originaires de Pennsylvanie ont rejoint des locuteurs de MPG originaires de l'Ohio et du Kentucky et vivent à deux pas d'un groupe de *Swiss Amish*, originaires de l'Indiana et locuteurs d'une autre langue germanique non-mutuellement intelligible avec le deutsch. De plus, les États recevant ces nouvelles congrégations se situent sur une frontière historique, culturelle et dialectale réelle et imaginée entre le Nord et le Sud des États-Unis.

D'autres nouvelles formes de mobilité incluent le tourisme et les voyages missionnaires. Comme beaucoup d'américains d'un certain âge, des amish du nord font le voyage à l'État de Floride en hiver pour profiter du climat tempéré. D'autres prennent des vacances familiales pour voir le pays, faire du shopping dans un autre État, ou assister à un mariage. Le tourisme existe également dans l'autre sens : les personnes non-anabaptistes de partout dans le monde voyagent à Lancaster County pour voir le « *Amish country* ». Ce tourisme n'est pas nouveau mais s'accélère grâce à l'accès aux transports pas chers comme des vols *low-cost*. Le sens de *Amish country* s'élargit également pour englober Holmes County, Ohio et d'autres grandes implantations amish et mennonites. Le tourisme facilite les contacts entre des gens du monde entier (et leurs langues) et les habitants de ces zones. Il crée également des emplois en dehors du secteur agricole. L'accès aux transports internationaux facilite aussi les missions évangéliques des églises mennonites en Amérique du Sud, en Afrique et en Europe de l'Est. Ces missions peuvent durer quelques semaines ou plusieurs années et introduisent de nouvelles contraintes et ressources langagières que les missionnaires ramènent avec eux sur leur retour.

2.3.2. Dynamiques liées à l'appartenance communautaire

Il y a aussi des dynamiques importantes liées à l'appartenance communautaire ou identitaire des locuteurs. Ces dynamiques sont différentes selon l'identité « sectaire » ou « non-sectaire » du locuteur. « Locuteurs sectaires » fait référence aux personnes s'identifiant avec l'un des groupes anabaptistes qui parlent encore le deutsch aujourd'hui. Ces groupes sont organisés et gouvernés à un niveau local et se distinguent, entre autres critères, par leur positionnement sur un continuum séparation d'avec le monde <—> participation dans le monde (Downing 2019). La majorité des locuteurs sectaires font partie d'une des communautés Anabaptistes conservatrices où maintenir une langue autre que l'anglais fait partie de l'observance stricte du principe de séparation. Cependant l'anglais est aussi parlé dans ces communautés. Les membres des communautés les plus conservatrices ont également accès à une forme d'allemand appelée

Hochdeutsch, utilisée lors des services religieux. Selon les données du *Young Center for Anabaptist and Pietist Studies* (2015, 2019), la population des Amish appliquant ce principe de manière stricte (port d'habits simples, refus de conduire une voiture, etc.) aux États-Unis double tous les 20 ans et a connu une croissance de 120% entre 1992 et 2013. Cette croissance combinée avec l'expansion géographique assure la vitalité de la langue et augmente la probabilité qu'un non-locuteur rentre en contact avec un locuteur de *deitsch*. Ceci étant dit, tous les « sectaires » ne sont pas locuteurs de *deitsch*. Dans l'Indiana, certaines communautés Amish ont maintenu l'*Amish Swiss German* ou l'*Amish Alsatian German*. Les *Beachy Amish* occupent une position intermédiaire sur ce continuum par rapport à d'autres groupes amish (Downing 2019). Ils ne parlent pas tous le *deitsch* et certains sont anglophones unilingues. C'est le cas aussi pour les groupes mennonites, dont beaucoup en Amérique aujourd'hui sont issus de branches amish (Keiser 2012). Si certains connaissent une situation diglossique plutôt stable, dans d'autres, le shift vers l'anglais est total. Des membres de certains groupes ont aussi accès à d'autres langues grâce à des séjours missionnaires à l'étranger. Cette situation est dynamique non seulement à une grande échelle par rapport à la population croissante mais aussi à plus petite échelle. Des événements comme le mariage avec quelqu'un d'un autre groupe, le départ pour un voyage missionnaire, ou la création d'une nouvelle communauté avec un règlement local différent de celui de la communauté d'origine, mènent à de nouvelles normes, contraintes, moyens d'accès aux ressources langagières et opportunités d'utiliser ces ressources. La figure 2 ci-dessous montre une classification en trois catégories des diverses groupes Anabaptistes conservateurs dans le comté de Lancaster (Qvarnström 2015:47, adapté de Kraybill et Hostetler 2001), en Pennsylvanie. S'il s'agit d'une classification pour les groupes se trouvant dans une région bien particulière, les étiquettes *traditional*, *transitional*, et *transformational* ont été adoptées dans des travaux sur des communautés conservatrices en dehors de cette région. Par exemple, les réflexions dans Brown (2019) sont basées sur des travaux effectués dans la *Big Valley*, dans les montagnes au nord-est de Lancaster.

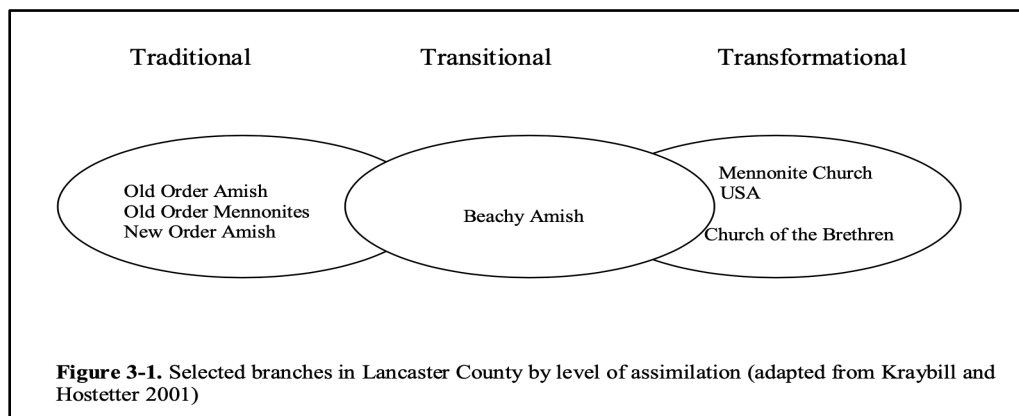


Figure 2 (Qvarnström 2015 : 47)

Il y a également des dynamiques liées à l'appartenance chez les non-sectaires. « Locuteur non-sectaire » fait référence aux personnes se disant locuteur ou pratiquant le deitsch sans appartenir à un des groupes sectaires anabaptistes. Nous avons vu dans la section sur la nomination du deitsch qu'un fort sentiment d'appartenance ethnique existe chez les « *Pennsylvania Dutch* », qu'ils pratiquent ou non le deitsch. Ceux qui le pratiquent depuis l'enfance sont souvent des personnes âgées. Pourtant un mouvement de revitalisation (même si la langue profite déjà d'une grande vitalité chez les sectaires) est en cours depuis plusieurs années et il y a aussi de « nouveaux locuteurs ». Certains apprennent le deitsch car il s'agit d'un lien avec l'histoire de leur famille ou de leur région, alors que d'autres l'apprennent pour des raisons sociales ou économiques, par exemple ils souhaitent discuter avec leurs voisins amish ou ils sont employés comme chauffeur et souhaitent comprendre la langue de leurs clients. A ces catégories s'ajoutent également des anciens locuteurs sectaires. Si la plupart des enfants des amish choisissent de garder leur confession et rester dans la communauté à l'âge adulte, certains décident de partir. Les langues qu'ils parlent dépendent alors de la communauté d'origine. Le tableau ci-dessous (Fig. 3) résume les différentes catégories présentées dans cette section, sans oublier qu'il s'agit de catégories construites à partir d'une situation dynamique, et que les locuteurs peuvent passer d'une catégorie à une autre, se trouver à cheval entre deux ou plusieurs catégories ou, au contraire, ne s'identifier avec aucune d'entre elles. Non-représenté dans le tableau est la question des variétés de l'anglais influencées par le contact avec le deitsch, ou le « *Dutchified English* » (Downing 2019), caractérisé par des formes langagières (notamment syntaxiques et phonologiques) qui divergent de l'usage des voisins unilingues anglophones. De telles formes peuvent être repérées chez des locuteurs se situant tout au long du continuum sectaire - non-sectaire.

Sectaire	Non-sectaire
Amish conservateur : locuteur de deitsch, anglais, hochdeutsch	Locuteur de deitsch et anglais depuis l'enfance, s'identifiant comme <i>Pennsylvania Dutch</i> . Souvent des personnes âgées.
Swiss Amish - locuteur de Amish Swiss German ou Amish Alsatian German, anglais, hochdeutsch. Comprend éventuellement le deitsch.	Locuteur d'anglais ayant appris le deitsch en tant qu'adulte, s'identifiant comme <i>Pennsylvania Dutch</i>
Amish moins conservateur ou Mennonite bilingue - locuteur de deitsch, anglais, éventuellement la langue du pays d'une mission	Ancien sectaire - parcours linguistique dépend de la communauté d'origine
Amish ou Mennonite anglophone 'unilingue' - anglais, éventuellement accès au deitsch ou à la langue du pays d'une mission	Locuteur d'anglais ou d'une autre langue ayant appris le deitsch en tant qu'adulte pour des raisons sociales ou économiques

Figure 3 : locuteurs sectaires et non-sectaires

2.3.3. Dynamiques économiques

Beaucoup de chercheurs ont postulé que la survie du mode de vie amish, y compris le pratique du deitsch, dépend du maintien de l'agriculture comme activité économique principale (Qvarnstrom 2015). L'agriculture est associée à des valeurs comme la simplicité, la responsabilité et la centralisé de la famille. Cependant, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, les anabaptistes américains connaissent un basculement vers d'autres activités économiques les mettant en contact avec le monde extérieur. Dans sa thèse, Marie Y. Qvarnström (2015) décrit ce basculement dans Lancaster County, en Pennsylvanie chez des communautés amish du vieil ordre (mais l'on retrouve l'écho de ces phénomènes ailleurs aux États-Unis, y compris au Kentucky, et chez des communautés du nouvel ordre et Mennonite). Qvarnström écrit que la croissance des grandes industries après la guerre a mené à des changements dans l'activité agricole aux États-Unis. De plus en plus de fermiers non-sectaires ont commencé à utiliser des tracteurs et les équipements compatibles avec des chevaux sont devenus plus rare. En outre, la production des nouveaux outils a nécessité la construction d'usines, souvent sur des terrains jusqu'alors à usage agricole. Cela a eu pour effet d'augmenter le prix des terrains agricoles. Enfin, la classe moyenne croissante à partir des années 1950 avait alors les moyens de partir en vacances et faire du tourisme. Tous ces facteurs ont imposé de nouvelles contraintes sur le mode de vie des anabaptistes sectaires. Des mécaniciens amish ont commencé à restaurer d'anciens équipements agricoles ou à adapter les nouvelles machines pour l'usage avec des chevaux. Des jeunes incapables d'acheter du terrain aux prix plus élevés ont rejoint des équipes de bâtiment pour construire les nouvelles fabriques et usines, ou ont trouvé du travail à l'intérieur des usines.

Quand le terrain agricole est devenu encore plus cher dans les années 1970, il a fallu trouver une autre solution. Kraybill propose une liste de sept options qu'avaient les amish à cette époque : la migration, la division des fermes en lots de plus petite taille, l'emploi à l'extérieur de la communauté, l'achat de terrain, l'utilisation de la contraception « artificielle », l'éducation supérieure et les microentreprises (Kraybill 2004 dans Qvarnström 2015 : 98). Certaines des options, comme la contraception et dans certains cas l'éducation supérieure, ne composaient pas avec les valeurs conservatrices des communautés ; d'autres, comme l'achat de terrain coûtaient trop cher. L'entrepreneuriat fut un choix privilégié car il permettait aux amish de profiter de la nouvelle économie tout en maintenant la séparation d'avec le monde à l'aide des stratégies suivantes : l'embauche des proches pour que les revenus restent dans la communauté et pour permettre la pratique du deitsch, le refus de programmes sociaux (assurance santé par l'employeur, la retraite, etc.), l'opération des entreprises en accordance au

règlement de la communauté religieuse (eg. fermeture le dimanche) (Qvarnström 2015) Pourtant toutes les microentreprises n'emploient pas ces stratégies de la même manière. Les entreprises amish se situent selon Qvarnström (2015) sur un continuum entre *ségrégation* et *intégration*. Une entreprise ségréguée se trouve au sein d'une communauté amish et sert le plus souvent uniquement cette communauté avec des services comme la fabrication de carrosses. Il y a peu d'employés, des enfants travaillent souvent dans l'entreprise et le deutsch est parlé la plupart du temps au travail. En revanche, une entreprise intégrée se trouve souvent à l'extérieur de la communauté même, est souvent gérée par une femme, et connaît un contact intense avec le monde extérieur. Selon Qvarnström, les employés de ces entreprises ont plus tendance à communiquer en anglais. Il existe bien sûr des entreprises se situant à différents points entre ségrégation et intégration.

Les femmes comme les hommes travaillent dans les microentreprises, qui comptaient plus de 9000 en 2010 (Wesner 2010 dans Qvarnström 2015 : 99). Plus de la moitié des femmes amish célibataires travaillent à plein temps dans les domaines du ménage, la restauration ou le commerce, alors que les femmes mariées travaillent plus souvent à temps partiel dans des domaines traditionnellement féminins comme la fabrication de textiles. Des industries dominées par les hommes incluent le bâtiment, la fabrication et restauration d'équipements agricoles, la menuiserie et même l'élevage canin. Les amish participent également au tourisme mais leur rapport à cette industrie est complexe car il est difficile de trouver un équilibre entre les bénéfices économiques du tourisme et la protection de la vie privée des personnes. Ils entrent également en concurrence avec des entreprises « pseudo-amish » gérées par des professionnels du tourisme (Qvarnström 2015 : 103). Si le basculement de l'agriculture vers d'autres activités économiques a créé des situations de contact entre sectaires bilingues et non-sectaires monolingues, il a également augmenté l'inégalité économique au sein des communautés sectaires (Moledina et al. 2014). L'émergence récente d'une « classe entrepreneuriale » (Moledina et al. 2014 :18) pourrait éventuellement mener à l'émergence de nouvelles variétés ou formes diastratiques.

2.4. Travaux sociolinguistiques sur le deutsch

Les travaux sociolinguistiques sur le deutsch au XXe siècle suivent en général les programmes de recherche de la sociolinguistique aux États-Unis, de la dialectologie rurale au début du XXe à la sociolinguistique variationniste labovienne à partir des années 1950, à des approches ethnographiques à partir des années 1980. Les premiers travaux sur le deutsch ont apparus à la

fin du XIXe et au début du XXe siècle. Ces travaux étaient largement descriptifs et traitaient quasi-uniquement le deitsch des locuteurs non-sectaires qui constituaient la majorité des locuteurs de deitsch à l'époque. Un traité de Samuel Hardeman en 1872 est reconnu comme la première description académique du deitsch mais ne tient pas compte de la variation considérable qui existait déjà en Pennsylvanie ; il voulait montrer les effets du contact avec l'anglais sur l'allemand (Louden 2001, Louden 2016, Van Ness 1990). En 1889, M.D. Learned publie une étude plus approfondie du deitsch en suivant la tradition néo-grammairienne (Louden 2001). Il propose des raisons linguistiques et sociolinguistiques pour l'emprunt à l'anglais en deitsch et essaie d'expliquer le basculement vers l'anglais chez beaucoup de locuteurs du deitsch. Il défend l'idée selon laquelle l'emprunt à l'anglais mènerait à l'affaiblissement du deitsch et à son éventuelle disparition. En 1891, la *Pennsylvania German Society* a été fondée avec pour but de promouvoir et protéger le deitsch et la culture des allemands de Pennsylvanie (Louden 2001). Pourtant au début du XXe siècle, la littérature scientifique sur le deitsch connaît un déclin correspondant à la hausse de sentiment anti-allemand aux États-Unis (Louden 2001). C'est également l'époque où le tourisme dans le « *Amish Country* » a commencé et un grand nombre de stéréotypes ont émergé sur le deitsch (et ses locuteurs) qui persistent encore aujourd'hui.

Les études sérieuses sur le deitsch reprennent dans les années 1930 et 1940, avec pour la première fois des études sur les effets sur l'anglais du contact avec le deitsch (Tucker 1934, Struble 1935, Page 1937, Frey 1945 tous dans Louden 2001) ainsi que sur la langue et la situation sociolinguistique des locuteurs dits sectaires (Shoemaker 1940, Frey 1941, Frey 1945 tous dans Louden 2001). Cependant le programme de recherche reste largement focalisé sur la variation dialectale chez les non-sectaires. Une enquête importante traitant la variation diatopique lexicale et phonologique du deitsch en Pennsylvanie a été entreprise en 1940-41 par Carroll Reed et Lester Seifert. Les personnes interrogées lors de cette enquête étaient pour la plupart des « *NORMS* » (*non-mobile old rural males*) comme c'était le cas pour bon nombre d'études en dialectologie rurale. En 1953, Kratz et Milnes essaient de répliquer cette étude en Ontario au Canada en tenant compte pour la première fois de la variation selon l'appartenance sectaire ou non-sectaire (Louden 2001). Cependant après cette étude l'intérêt académique sur le deitsch connaît une baisse qui dure une trentaine d'années.

Dans les années 1980, les études sur le deitsch reprennent avec un nouveau programme sociolinguistique. Marion Lois Huffines a un impact particulier sur le développement des recherches sur le deitsch à cette époque. Elle interroge des locuteurs sectaires et non-sectaires et trouve une corrélation entre le maintien du deitsch et l'appartenance sectaire ;

paradoxalement, les sectaires parlaient à la fois plus aisément l'anglais et intégraient plus d'emprunts à l'anglais dans leur deitsch. Ces observations allaient à l'encontre de la théorie de M.D. Learned. Le paradoxe relevé par Huffines constitue un point de départ pour de nombreuses études sur le statut sociolinguistique du deitsch, études qui se focalisent désormais sur les variétés sectaires. Grâce à une étude ethnographique à long-terme dans des communautés amish et mennonite, Mark Loudon (1988) observe une situation de « bilinguisme stable » caractérisée par trois aspects clé :

- l'acquisition de l'anglais et du deitsch dès l'enfance
- la présence de domaines de pratique étendus pour les deux langues
- Un niveau de prestige comparable pour les deux langues (Louden 2001 : 42).

Les domaines où Loudon observe le plus de convergence entre les deux langues sont les moins marqués socialement, c'est-à-dire que les locuteurs ont plus tendance à conserver les différences socialement saillantes comme l'ordre des termes (Louden 2001). Un grand nombre d'études dans les années 1980 et 1990 ont mis l'accent sur le maintien du deitsch et le shift du deitsch vers l'anglais.

Depuis 2000, des recherches sociolinguistiques sur le deitsch gardent cette focalisation sur les variétés sectaires et sur le maintien et shift. Une raison pour l'accent sur les sectaires est le fait que comme nous l'avons déjà vu, les Anabaptistes conservateurs constituent aujourd'hui de loin la population de locuteurs de deitsch la plus importante et leur nombre ne cesse de croître. Plus d'emphase a pourtant été placée sur le deitsch en dehors du berceau historique de la Pennsylvanie. Par exemple, dans sa thèse doctorale, Steven Hartman Keiser (2012) étudie la divergence dialectale dans les communautés amish du vieil ordre du Midwest, notamment dans les états de Ohio, Wisconsin et Iowa et documente l'émergence d'une nouvelle variété du deitsch, le MPG ou *Midwestern Pennsylvania German*. D'autres chercheurs s'intéressent aux effets de la mondialisation sur le statut sociolinguistique du deitsch, notamment dans les domaines du travail et du tourisme (Qvarnström 2015). Qvarnström remet en question la situation de bilinguisme stable chez les amish du vieil ordre à Lancaster County. Elle suggère que le maintien du deitsch dans cette communauté qui subit les effets de la mondialisation dépendra de la négociation entre la séparation d'avec le monde via la langue et l'engagement avec le monde en anglais pour la survie économique. Depuis la thèse doctorale de Janet Fuller (1997), les chercheurs commencent aussi à s'intéresser à des communautés traditionnellement exclues des études sur le deitsch : les sectes "*in-between*" (Louden 2001 : 45) ou intermédiaires

comme les Beachy Amish (Johnson-Weiner 1998, Brown 2019, Downing 2019). Brown (2019) s'intéresse à la négociation des identités par les Beachy Amish Mennonites de Big Valley à travers leurs idéologies langagières et trouve que le lien entre les deux est « varié et complexe ». Loin du bilinguisme stable que Loudon observe chez les amish du vieil ordre, les Beachy se trouvent dans une situation de bilinguisme « transitionnel » qui accompagne les dynamiques ethno-religieuses actuelles dans leur communauté (Brown 2019:29). De sa part, Downing (2019) étudie également les langues des Beachy Amish Mennonite dans l'Ohio mais d'un point de vue structurel, se focalisant sur les aspects saillants de l'anglais parlé dans cette communauté (*Dutchified English*). Au lieu de parler d'un ethnolecte ou régiolecte, elle fait usage de la théorie de Benor qui définit le répertoire ethnolinguistique comme « un ensemble de ressources que les membres d'un groupe ethnique peuvent employer de manière variable en tant qu'indices de leur identité ethnique » (Benor 2010 dans Downing 2019:160).

Ces recherches ont à la fois profité et contribué au domaine scientifique émergent des *Amish Studies* (Reschly 2017), pour lequel une revue académique, le *Journal of Amish and Plain Anabaptist Studies* a été établie en 2013. La revue est multidisciplinaire et publie des travaux en sociolinguistique mais aussi en sociologie rurale, histoire, géographie, médecine et d'autres domaines. Cette revue et des institutions telles que le *Young Center for Anabaptist and Pietist Studies* à Elizabethtown College en Pennsylvanie facilite la collaboration interdisciplinaire. Les travaux récents sur le deitsch en sociolinguistique citent souvent les ouvrages de chercheurs dans d'autres disciplines, comme par exemple John A. Hostetler et Donald Kraybill, souvent regardés comme les doyens des études sur les Amish et Anabaptistes. Les études sociolinguistiques appuient également sur les travaux sociologiques, notamment ceux de sociologue rural et historien Cory Anderson.

Où se situe ce mémoire par rapport aux travaux sociolinguistiques récents sur le deitsch ? Comme Qvarnström, Downing et Brown et d'autres, je suis intéressée par les pratiques et idéologies langagières chez des locuteurs sectaires. Comme dans les études de Downing et Brown, les locuteurs qui ont participé à cette étude appartiennent à une communauté « transitionnelle » : ni du vieil ordre, ni « assimilée » (Qvarnström 2015). A ma connaissance, il n'y a pas de travaux sur le statut sociolinguistique du deitsch ou les pratiques plurilingues dans une communauté anabaptiste transitionnelle au Kentucky. Bien qu'il soit un travail étudiant, je pense que ce mémoire pourrait représenter un « premier regard » (« *first look* », Downing 2019:15) sociolinguistique dans une telle communauté au Kentucky. Avec ce mémoire, j'espère plaider en faveur de plus de recherches sociolinguistiques sur les répertoires

plurilingues des locuteurs sectaires du deutsch au Kentucky, un état américain qui n'est pas connu pour sa diversité linguistique.

2.5. Résumé du chapitre

Dans ce chapitre nous avons regardé l'histoire du deutsch, indissociable de celle de ses locuteurs, ainsi que les raisons pour lesquelles j'ai choisi d'utiliser ce glossonyme parmi les différentes appellations concurrentes. Nous avons ensuite résumé certaines des dynamiques sociolinguistiques clés qui influent sur le pratique du deutsch aux États-Unis aujourd'hui. Enfin, une synthèse des recherches académiques pertinentes à ce mémoire a permis de saisir l'état de l'art actuel des travaux sociolinguistiques portant sur le deutsch et ses locuteurs. Si ce chapitre trace les grandes lignes de l'histoire du deutsch et des dynamiques actuelles, il faut insister sur le fait qu'il n'y a ni identité monolithique anabaptiste, ni lien univoque entre appartenance communautaire et pratique du deutsch. Comme dans tous les groupes humains, il y a de la variation entre les groupes et entre individus au sein d'un même groupe. Un travail de terrain doit tenir compte de cette variation. Dans le prochain chapitre, je présente des perspectives sur la notion de terrain avant de décrire mon terrain pour le projet de recherche présenté dans ce mémoire.

3. Terrain et Corpus

La notion de terrain en sciences humaines soulève des questions théoriques et méthodologiques, dont notamment des questions de définition. Qu'est-ce que le terrain ? Terme polysémique, le terrain fait référence à la fois à une approche et au contexte consciemment délimité (espace, temps, langue, communauté, etc.) dans lequel cette approche est appliquée. L'approche terrain est souvent associée à l'induction, l'interprétation, l'interaction, la complexité et l'analyse qualitative de phénomènes et défini en opposition à une approche expérimentale, associée, elle, à la déduction, le contrôle de variables, la neutralité / objectivité, et l'analyse quantitative (Blanchet 2000). Le terrain « contexte » est souvent associé au dépaysement — le chercheur sort de l'université pour rentrer intrépidement en milieu rural, étranger, voire exotique (Hyman 2001) — ainsi qu'à l'imprévu et la spontanéité (Wilson et Guardiola 2015). Pourtant les liens divisant le terrain du non-terrain ne sont pas si clairs et nets : le terrain « contexte » peut être une université ou une brasserie, par exemple, le terrain « approche » peut employer des stratégies quantitatives, et un corpus construit dans un laboratoire peut être plus spontané ou complexe qu'un autre construit « sur le terrain » (Blanchet 2000, Hyman 2001, Heller 2002, Wilson et Guardiola 2015). De plus, l'on peut encore scinder ces catégories. Par exemple, Raoul (2002 : paragraphe 23) fait la distinction entre le terrain (contexte) « réalité sociale » et le terrain « construit par le chercheur ». Le premier, c'est ce qui existe déjà dans le monde, délimité par exemple par la géographie ou par des institutions. Le deuxième, c'est le cadre que le chercheur impose sur cette réalité en se situant dans un cadre théorique précis, en posant une question de recherche en choisissant des outils et un protocole d'enquête pour le type de corpus que l'on souhaite construire. La construction du terrain continue « tout au long du travail de recherche à travers des procédures de réajustement » (Raoul 2002 : paragraphe 8). Pour sa part, Larry Hyman (2001) joue sur la dualité approche / contexte dans sa définition du terrain. Il rejette une définition de terrain (contexte) prototypique basée sur le dépaysement et la recherche de « l'autre » pour privilégier un terrain (approche) idéal, un « état d'esprit » qui atteste la volonté du chercheur de travailler sur des problèmes complexes, à reconnaître la valeur de cette complexité et s'y adapter.

Le choix du terrain (approche et contexte, construit et « réalité sociale ») est important pour n'importe quelle science humaine. Néanmoins, dans une perspective critique en sociolinguistique, où l'on cherche à déceler les liens entre pratiques et idéologies langagières et rapports de pouvoir, la manière dont on définit le terrain et les raisons pour lesquelles on le choisit deviennent d'autant plus importantes que le chercheur est impliqué dans les mêmes

rapports de pouvoir qu'il essaie de décrire. Le choix du terrain découle d'une série de prises de position de la part du chercheur : ontologique, déontologique, politique et épistémologique (Heller 2002). Ces choix sur la nature et les fondements du savoir, l'éthique et les finalités de la recherche donnent forme à un projet de terrain sociolinguistique construit pour répondre à une ou des questions précises, tout en tenant compte des institutions, acteurs et idéologies impliqués. Le travail en amont de réfléchir à l'ontologie, la déontologie, et l'épistémologie sensibilise le chercheur à la nature discursive et contingente du savoir scientifique dont il participe à la construction. A ces questions se rajoute la notion de « posture intérieure-extérieure » dans l'observation participante (Blanchet 2000 : 44). Semblable aux perspectives émique et étique en anthropologie, c'est l'idée qu'un chercheur peut se positionner à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du groupe qu'il étudie. C'est une approche qui permettrait au chercheur de garder une distance avec le groupe étudié, tout en essayant de comprendre des phénomènes de leur point de vue.

Dans son ouvrage *Éléments d'une sociolinguistique critique*, Monica Heller (2002) raconte trois projets de recherche majeurs sous la forme « d'histoires », choix qui lui permet de tenir compte des liens entre son parcours, ses positionnements et les recherches qu'elle a pu mener. A mon avis, la réflexion sur les prises de position est indispensable à l'honnêteté intellectuelle et ne diminue pas les apports d'un projet de recherche ; au contraire, elle les renforce en rendant explicite ce qui est implicite dans une démarche scientifique. Ce chapitre sur le terrain prendra alors également la forme d'un récit. Je commence par résumer en 3.1. le parcours personnel et académique qui m'a amenée à entreprendre ce projet de recherche. Ensuite, j'emprunte la dualité de Raoul (2002) Dans la section 3.2. je décris la « réalité sociale » du terrain, notamment l'organisation de l'espace, le temps ainsi que participants impliqués. Enfin dans la section 3.3. je montre comment le terrain a aussi été « construit » à travers des choix face aux contraintes de cette réalité sociale. Je discute notamment la rupture soudaine de communications avec les participants et l'effet que cet événement a eu sur la construction du corpus qui sera analysé dans le chapitre 4.

3.1. Mon parcours

Le travail de terrain a eu lieu dans ma ville natale de F... une petite commune rurale dans le comté de F... Kentucky, aux États-Unis d'Amérique. Bien qu'elle ne compte que 3 000 habitants, en tant que chef-lieu de comté, elle est un centre économique, éducatif et politique local. Elle abrite, entre autres, le seul tribunal, le collège, le lycée et

l'hôpital du comté. F_____ se situe à la frontière occidentale de la région des Appalaches, connue au niveau national comme un exemple de pauvreté rurale, de politique conservatrice, de groupes religieux insulaires et de dépendance à l'industrie du charbon, en déclin depuis des décennies. C'est également la région la plus touchée par la crise des opiacés (CDC 2017), avec dans certains comtés plus de 200 ordonnances données pour des opiacés par 100 habitants en 2017. Cependant, F_____ est également située à la frontière avec la région plus riche du Bluegrass et à moins de deux heures de route du centre économique régional de Cincinnati. Bien que l'économie locale tourne autour de l'agriculture, de nombreux habitants, notamment ceux qui ont fait leurs études dans les universités de Morehead ou de Lexington, travaillent dans le système scolaire public ou dans le secteur de la santé. D'autres parcourent des dizaines de kilomètres pour se rendre dans un autre comté ou un autre état pour y travailler. Près d'un habitant sur cinq du comté de F_____ vit dans la pauvreté (United States Census Bureau, 2019). Ma famille était considérée comme aisée selon les normes locales : mes grands-parents maternels sont des agriculteurs et enseignants retraités, tandis que mes parents, tous deux diplômés de l'éducation supérieure, ont travaillé comme professionnels de la santé pendant toute mon enfance.

Avec près de 97 % de Blancs, la population du comté de F_____ est considérablement moins diversifiée sur le plan ethnique que celle de l'ensemble de l'État du Kentucky, déjà classé parmi les États les « moins diversifiés du pays » selon le site financier WalletHub (United States Census Bureau 2019, WalletHub 2020). Tout au long de mon enfance et de mon adolescence, j'ai eu une poignée de camarades de classe qui n'étaient pas blancs et encore moins qui parlaient une autre langue que l'anglais, bien que nous ayons presque tous suivi un semestre ou deux d'espagnol ou de français au lycée. Le manque de diversité religieuse était peut-être encore plus frappant. Les églises, en particulier celles qui appartiennent aux différentes confessions protestantes de la région, faisaient et font encore partie intégrante de la société civile de la région, que l'on ait décidé d'y assister ou non. Ma propre expérience dans les écoles publiques ostensiblement laïques en est une illustration. Les codes vestimentaires des écoles, en particulier pour les filles, étaient basés sur des principes chrétiens de la modestie. Certains de nos examens se déroulaient dans des salles de réunion de l'église voisine. Avant chacun de nos matchs de football, mes coéquipiers et moi nous réunissions pour dire le « Notre Père ». En cours de biologie au lycée, certains de mes camarades de classe se sont plaints qu'ils ne devraient pas avoir à apprendre l'évolution parce qu'elle entrerait en conflit avec leur vision chrétienne du monde.

Malgré l'apparente uniformité, pour les habitants de F[...] le paysage religieux paraît certainement très complexe. Là encore, je peux l'illustrer par mon expérience scolaire. Certaines de mes camarades de classe évangéliques portaient de longues jupes en jean et ne se coupaient jamais les cheveux. D'autres se voyaient interdire par leurs parents de lire des livres de fiction aux thèmes magiques ou fantastiques ou d'écouter de la musique pop « profane ». Mes camarades de classe de différentes affiliations protestantes discutaient souvent des mérites de l'une ou l'autre traduction de la Bible. Mes camarades de classe gays et lesbiennes ont trouvé des moyens de concilier (ou non) leurs orientations sexuelles avec leurs croyances, leurs familles et leurs communautés. Et pour chaque étudiant qui refusait de s'informer sur l'évolution, il y en avait un autre qui adoptait une position opposée. Cependant, je ne peux pas dire que mon expérience scolaire m'a permis d'interagir avec des membres de toutes les communautés ethniques, linguistiques et religieuses locales. L'une des raisons en est que beaucoup de résidents catholiques qui pouvaient se le permettre fréquentaient une école catholique paroissiale dans la commune voisine [...]. Mais la raison principale était que deux communautés en particulier – les affiliations religieuses ayant un nombre important de membres dans la région et les principaux locuteurs de langues non anglaises – n'étaient pas du tout représentées dans les écoles publiques, groupes que nous connaissions sous le nom de « amish » et « mennonites ». Comme les résidents d'âge scolaire du comté issus de familles anabaptistes fréquentaient une école paroissiale locale, mon expérience de ces communautés et de leurs membres était limitée (de la plus directe et banale à la plus éloignée, stéréotypée ou farfelue) à :

- Saluer des patients amish ou mennonites dans le cabinet de physiothérapie de mes parents, où je travaillais à temps partiel ;
- Faire des achats au « magasin amish » local ;
- Voir des femmes en bonnets ou des hommes barbus au supermarché lorsque nous faisons nos courses ;
- Voir passer des gens en boghei sur la route ou voir passer des bogheis devant notre maison ;
- Lire ou voir dans les médias d'occasionnels incidents impliquant des personnes amish ou mennonite ;
- Entendre des discussions entre amis et anciens sur leurs expériences et représentations de nos voisins amish et mennonites ;

- Entendre des contes et des rumeurs sur les amish et les mennonites (par exemple, des histoires de courses en boghei sur les chemins ruraux à minuit...);
- Voir des références aux amish dans la culture populaire. Les livres, chansons, émissions télévisées et films montraient des stéréotypes des amish pour un effet dramatique ou humoristique.

Je savais qu'une autre langue était parlée par ces groupes et qu'elle était appelée, selon les cas, *Dutch*, *German* ou *Pennsylvania Dutch*, et je savais qu'il y avait des différences entre les amish et les mennonites, notamment en termes d'utilisation de la technologie et de choix vestimentaires. Mais quand j'ai quitté F¹ pour l'université à 17 ans, j'avoue que je n'y ai plus beaucoup réfléchi jusqu'à récemment. Mon intérêt a été éveillé par la lecture d'un chapitre de Kate Burridge (2002) sur la grammaticalisation des auxiliaires modaux dans une communauté mennonite de l'Ontario. Plus tard, alors que je cherchais anxieusement un sujet de recherche pour ce mémoire, deux personnes que j'admire ont suggéré, indépendamment l'une de l'autre, que cela pourrait être un point de départ intéressant.

Après réflexion et quelques recherches documentaires préliminaires, j'ai fini par être d'accord avec elles. J'ai décidé que je voulais faire une étude sociolinguistique des contacts linguistiques dans le « magasin amish » de ma ville natale. Sur le plan académique, je m'intéressais à la manière dont les grands changements qui se produisent dans les sociétés anabaptistes américaines conservatrices pouvaient affecter les pratiques linguistiques et les idéologies des employés du magasin. Personnellement, après avoir vécu à l'étranger pendant plusieurs années, j'avais hâte de rentrer chez moi pour me ressourcer. Enfin, je voulais rencontrer les voisins que j'avais vus et dont j'avais entendu parler pendant toute mon enfance mais avec qui je n'avais jamais vraiment interagi. Après avoir parlé avec mon directeur de recherche, un projet a commencé à prendre forme : je ferais une sorte de micro-ethnographie d'un lieu, en utilisant si possible l'observation participante, inspirée en partie par le travail de Monica Heller (2002) dans une brasserie de Montréal et complétée par des entretiens. En l'occurrence, le lieu choisi pour ce travail est le Hometown Market. Ce lieu sera décrit dans la section suivante qui porte sur la réalité sociale du terrain.

3.2. La réalité sociale du terrain

Pour Raoul (2002) cette première facette du terrain représente ce qui existe déjà dans le monde, délimité par exemple par la géographie ou par des institutions. Aux facteurs géographique et

institutionnel, je rajoute une description des personnes qui occupent et façonnent ce terrain et dont certaines sont devenues au cours de ce projet des participants à la recherche.

3.2.1. Le lieu

J'ai effectué un travail de terrain dans le « magasin amish » (comme l'appellent les habitants) de F..., dans le Kentucky. Le magasin représente une réalité sociale (Raoul 2002) géographique et institutionnelle à plusieurs niveaux. Dans le sens le plus général, il est représentatif des petites entreprises amish et mennonite à travers les États-Unis, avec une disposition, des produits et un design similaires. Cependant, il y a une différence cruciale entre ce magasin dans le Kentucky rural et les magasins de Pennsylvanie mentionnés par Qvarnström (2015) car il y a très peu de tourisme dans le comté de F... De plus, dans les limites de la commune de F..., c'est l'une des deux seules épicerie indépendantes, les autres options pour les produits alimentaires étant les épicerie à bas prix, les stations-service et les marchés routiers, tous avec une offre de produits limitée. En outre, dans une commune où la restauration rapide est la plus répandue, le magasin comprend une épicerie fine qui propose des repas chauds à bas prix à midi. Pour ces raisons, le magasin amish de F... n'est pas seulement un lieu d'achat de nouveautés, mais fournit un service essentiel aux habitants et aux travailleurs de la ville. Son modèle se situe donc plus près du pôle « intégré » que du pôle « séparé » (Qvarnström 2015 :100) sans toucher à la « pseudo-authenticité » de nombreux magasins de Pennsylvanie. L'aspect « intégré » du magasin est également apparent lorsque l'on compare son emplacement avec les établissements Amish et Mennonites de la région. Le schéma ci-dessous (Fig. 4) montre l'emplacement des communautés et des entreprises amish et mennonites de la région. Les congrégations se sont installées dans des zones rurales, principalement sur des terres agricoles, à plusieurs kilomètres du magasin, qui se trouve près du centre-ville de F... Comme le comté est dépourvu de transports publics, les employés doivent se rendre au travail en voiture ou en covoiturage chaque jour, et les clients doivent se déplacer en voiture ou en covoiturage pour faire leurs achats. Toutefois, il s'agit d'une situation normale dans la région et qui n'est pas propre au magasin Amish, et il y a un grand parking devant le magasin pour accueillir les automobilistes.

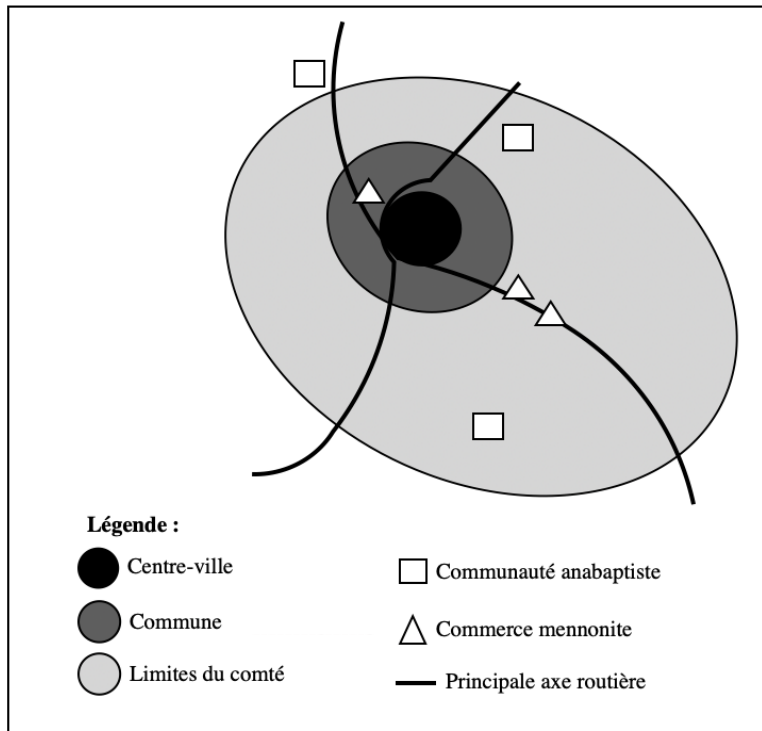
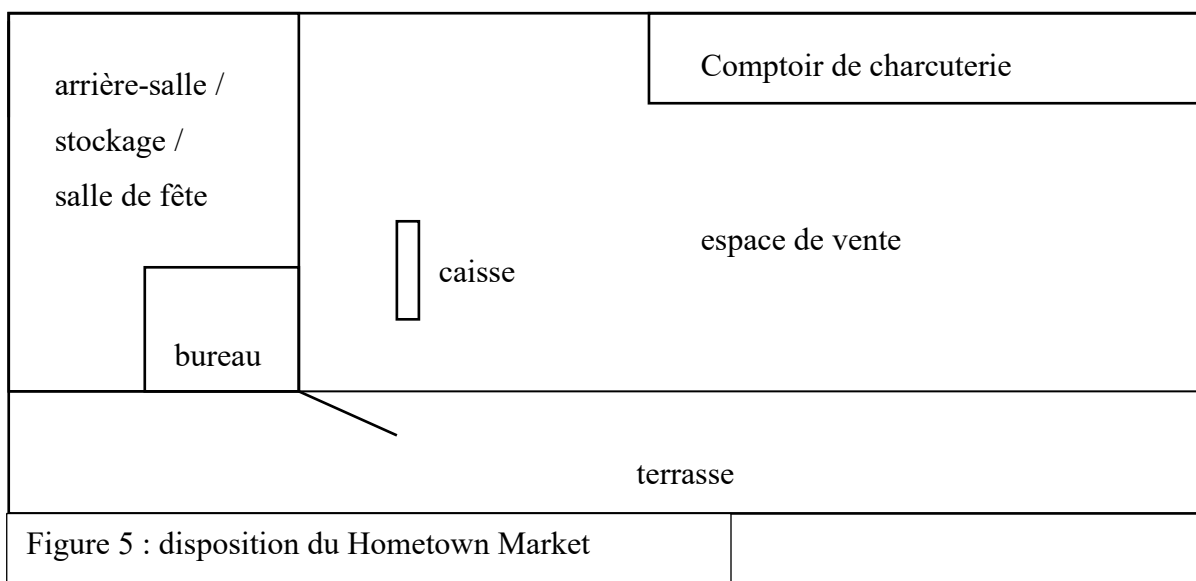


Figure 4: Un schéma démontrant l'emplacement relatif des communautés anabaptistes conservatrices, entreprises mennonites locales, et axes routières. Chacune des trois commerces mennonites se situe près du centre-ville sur une des axes routières principales. Les communautés anabaptistes sont implantées à la périphérie du comté et sont plus ou moins isolées par rapport aux axes routières et aux commerces.

L'intérieur du magasin est très structuré et reflète le rôle que joue le magasin dans la communauté. Il est délimité par quatre murs et séparé en sections par des rayons, des murs de séparation, des portes et un comptoir de charcuterie. Le schéma ci-dessous (Fig. 5) montre la disposition générale du magasin.



Les mouvements des employés et des clients à l'intérieur du magasin sont limités non seulement par la structure de l'intérieur mais aussi par sa fonction sociale. Par exemple, les

clients font généralement la queue au comptoir de la charcuterie ou à la caisse, ou s'assoient à une table sous le porche pour déguster un repas. Les employées, pour la plupart de jeunes femmes célibataires, travaillent derrière le comptoir de charcuterie, mais aussi dans l'arrière-boutique. Le propriétaire du magasin se trouve souvent dans le bureau ou à la caisse. Lors d'occasions spéciales, par exemple lors du dîner annuel de Thanksgiving organisé au magasin, l'arrière-boutique est ouverte au public en tant que salle à manger. En dehors de ces occasions, les clients ne se trouvent généralement pas derrière la caisse ou le comptoir, au bureau ou dans le magasin, car leur rôle social n'inclut pas l'occupation de ces espaces, comme dans n'importe quel magasin ou restaurant.

Bien que ce magasin semble se situer près du pôle « intégré » des magasins amish décrit par Qvarnström (2015) de par son emplacement, son organisation et son rôle dans la communauté, plusieurs indices le séparent des autres magasins de la région. Le personnel du magasin porte des vêtements simples : pantalon, chemise et bretelles pour les hommes, robe longue et cheveux couverts d'un bonnet pour les femmes. La musique gospel avec des harmonies vocales (mais sans instrument) joue sur les haut-parleurs, contrairement à la musique pop ou rock classique que l'on entend dans les autres magasins. Les épices, les snacks et les sucreries achetés en vrac sont reconditionnés dans de petits récipients en plastique ordinaire avec des étiquettes imprimées, contrairement aux emballages commerciaux flashy que l'on trouve dans d'autres magasins. Des huiles essentielles, des remèdes naturels et même de l'huile de la CBD se vendent ici. De nombreux produits proviennent de la grande communauté amish du comté de Holmes, dans l'Ohio, et présentent des dessins de personnes en habits conservateurs, des citations bibliques et des polices de caractères de style gothique. Contrairement au supermarché « anglais » laïque de la ville, le magasin amish est fermé le dimanche. Enfin, bien que les employés s'empressent de dire qu'ils préfèrent parler anglais dans le magasin, il n'est pas rare de les entendre bavarder en deutsch. Dans tout autre magasin de la région, il est plus probable que l'on n'entende que l'anglais, avec peut-être parfois de l'espagnol. Bien qu'il n'y ait pas de panneau sur la porte indiquant qu'il s'agit d'un « magasin amish », et que la plupart des employés n'appartiennent pas à un groupe amish mais à un groupe mennonite, ces détails signifient que le magasin correspond au « type » auquel les habitants de la région peuvent s'attendre pour un tel commerce.

3.2.2. Les participants

Le magasin est également « intégré » d'une autre manière : ses employés, pour la plupart de jeunes femmes célibataires, ont des origines diverses au sein de l'anabaptisme conservateur et des répertoires linguistiques variés. La majorité de la dizaine d'employées du magasin font partie d'une branche de la Mennonite Christian Fellowship (MCF), issue de la communauté amish locale du Nouvel Ordre dans les années 1980 (Thiessen 2018). Cette communauté a des similarités idéologiques et historiques avec les Beachy Amish ; dans le schéma de Qvarnström (voir la section 2.3.2), l'on pourrait considérer qu'il s'agit d'une communauté « transitionnelle ». Des jeunes Amish d'une communauté « traditionnelle » travaillent également dans le magasin. Certaines employées sont nées dans la communauté Amish beaucoup plus importante du sud-ouest du Kentucky, tandis que d'autres ont grandi dans le comté de Fleming. Beaucoup ont participé à des missions de courte ou de longue durée en Amérique centrale, en Amérique du Sud ou en Europe de l'Est. Toutes utilisent l'anglais et la variété de deutsch du Midwest ou MPG (Keiser 2012) à des degrés divers et certaines parlent également l'espagnol. Le propriétaire du magasin, un homme mennonite, est né à New York de parents amish et est le seul à parler le PPD, la variété de deutsch parlé en Pennsylvanie (Keiser 2012). Il arrive qu'un ou plusieurs de ses jeunes fils viennent travailler, généralement à la caisse, mais je n'ai vu un garçon travailler dans le magasin qu'une seule fois pendant que je travaillais sur le terrain. En tout cas, le magasin est un point de contact intense à un niveau micro entre des locuteurs d'au moins deux variétés de deutsch, et entre des locuteurs de deutsch et des anglophones monolingues. Le personnel interagit également moins fréquemment avec des clients locuteurs deutsch, des touristes, des hispanophones locaux et des amish suisses allemands de la communauté voisine de Fleming. Les employés suivants, avec qui j'ai pu mener des entrevues, sont devenus les informateurs principaux pour cette étude :

1. LE est un homme d'environ 50 ans et le propriétaire du magasin. Il est né à New York dans une famille Amish du Vieil Ordre. Ses parents ont quitté le Vieil Ordre et déménagé dans le comté de Fleming. Dans les années 1980, après un conflit concernant les baptêmes, la communauté amish locale du Nouvel Ordre s'est redéfinie comme une église de la Mennonite Christian Fellowship. LE est marié et a des enfants dont deux fils qui ont aidé à l'entreprise familiale. Il est membre du MCF et est un homme d'affaires et un leader communautaire respecté au sein de la communauté anabaptiste locale et dans l'ensemble du comté de Fleming. La famille possède également une autre entreprise dans le comté.

2. NJP est une femme d'une vingtaine d'années qui est née dans la plus grande colonie anabaptiste mixte du Kentucky, dans le sud-est de l'État. Sa famille a déménagé dans le comté de F... lorsqu'elle était jeune et elle a fréquenté l'école paroissiale locale jusqu'en 8e année (l'équivalent de 4ème dans le système scolaire français). Elle a récemment participé à un voyage de mission en Ukraine. Elle travaille dans le magasin depuis quelques mois seulement.
3. GR est une femme d'une vingtaine d'années qui est née et a grandi dans la communauté du comté de F..., où elle a notamment fréquenté l'école paroissiale jusqu'en 8e année. Elle a passé quatre ans en mission au Paraguay avec sa famille et y a appris l'espagnol. Elle travaille dans le magasin depuis quelques mois seulement. La sœur de GR travaille également dans le magasin.
4. KA est une femme d'une vingtaine d'années. Elle est née et a grandi dans la communauté MCF du comté de F..., où elle a fréquenté l'école paroissiale jusqu'en 8e année. Elle travaille dans le magasin depuis plus d'un an.

J'ai également eu de brèves conversations avec d'autres employés du magasin d'âge et de formation similaires à ceux de NJP, de GR et de KA, ainsi que des discussions avec des amis et de membres de ma famille qui résident depuis longtemps dans le comté de F... et qui fréquentent le magasin en tant que clients.

Je fais aussi partie de mon terrain, et ma présence dans le magasin a contribué à sa réalité sociale. Philippe Blanchet (2000) soutient qu'il est possible de maintenir une distance entre soi et le terrain en adoptant une position intérieure-extérieure, et que dans le cas de l'analyse des données recueillies lors de l'observation-participante, une telle position est nécessaire. En tant que Provençal vivant en Bretagne, il décrit sa position comme « intérieure-extérieure » en ce qui concerne son travail dans le sud de la France ; cependant, en tant qu'étranger ayant des liens personnels avec le nord, sa position concernant le travail sur le terrain en Bretagne est « extérieure-intérieure » (Blanchet 2000 : 45). A mon avis, l'axe émique-étiquette est un axe utile pour examiner la relation entre le chercheur et son terrain. Je dirais qu'adopter une telle position ne permet pas d'analyser les données objectivement ou « à distance ». Elle sert plutôt de lentille pour examiner notre place dans la toile sociale que nous observons et construisons par notre travail de terrain. De plus, cette position est dynamique et dépend des positions d'autres acteurs sociaux, tels que les participants à la recherche. Grâce aux processus d'observation et de co-construction, nous réévaluons notre position. Ma position,

telle que je la percevais avant de mener le travail de terrain, comprenait certainement des éléments de perspectives émique et étique :

- Posture intérieure : J'ai grandi à F[...] et j'ai des liens étroits avec la commune à travers ma famille ainsi que des visites régulières. Je suis cliente plus ou moins fréquente du magasin. Je parle la variété locale de l'anglais, qui malgré sa minoration de manière générale aux États-Unis, profite d'un prestige couvert (Labov 1972). Je suis comme la plupart des participants une femme d'une vingtaine d'années, un fait qui allait, je l'espérais, me permettre de développer un rapport rapide avec elles.
- Posture extérieure : Je ne suis pas de confession anabaptiste et je n'ai pas de liens forts avec des membres des communautés anabaptistes de F[...]. Si j'ai grandi à F[...], j'habite à l'étranger depuis plusieurs années. De plus, je fais partie de la minorité titulaire d'un diplôme universitaire et j'ai accès à un lexique académique spécialisé. Je ne parle pas le deutsch.

Cependant, les modes d'interaction entre ces deux pôles ont changé au cours du travail de terrain. La dynamique entre ces deux dimensions a structuré la manière dont le travail de terrain a été planifié et réalisé ainsi que la manière dont je me suis mis en rapport avec les participants, qui avaient eux aussi leur propre position.

La réalité géographique, institutionnelle et sociale du Hometown Market que je viens de décrire pose des contraintes pour l'élaboration de questions et de protocoles de recherche ainsi que pour la construction d'un corpus. Dans la prochaine section j'expliquerai ces choix et la façon dont ils ont été validés, réévalués, voire rejetés au fur et à mesure de l'étude, avant de décrire le corpus qui en a résulté. Il s'agit du terrain comme approche et comme (co-) construction.

3.3. Le terrain (co-)construit

Dans cette partie, je raconterai la construction et le déroulement de « mon terrain ». Le point 3.3.1. sera consacrée aux choix d'une question de recherche, de méthodologies et de corpus, face aux contraintes imposées par la réalité géographique et sociale décrite dans la partie précédente. Dans 3.3.2. je me concentre sur un moment-clé qui a résulté en l'arrêt du travail et qui a eu un effet sur le type de corpus que j'ai pu construire. Enfin, la section 3.3.3. contient une description des éléments de corpus qui seront analysés dans ce mémoire. J'espère montrer

que le « terrain » n'est pas seulement construit par le(s) chercheur(s), mais qu'il est co-construit par tous les acteurs sociaux impliqués dans la recherche.

3.3.1. Choix et contraintes

Nous avons vu dans la partie 3.2. que le Hometown Market se situe dans un contexte bien particulier. Des choix et contraintes découlent de ce contexte ou « réalité sociale » (Raoul 2002). Sachant que je voulais faire un travail de terrain sociolinguistique portant sur les dynamiques identifiées dans le chapitre 2, j'avais plusieurs raisons de choisir ce magasin. La première était que je connaissais déjà le lieu. En tant que cliente occasionnelle lors de mes visites à la commune chaque année, j'avais bavardé brièvement avec le propriétaire et certaines des employées du magasin. Deuxièmement, en tant qu'étrangère n'ayant aucun lien étroit avec les communautés amish et mennonite, j'hésitais à aller frapper aux portes car je pensais que cela pouvait être interprété comme une atteinte à la vie privée. Le magasin semblait être un lieu suffisamment public pour que ma présence soit moins envahissante. J'aurais pu choisir un autre lieu public important pour la communauté anabaptiste pour cette étude, par exemple la pépinière ou l'église mennonite locale. Cependant, comme je voulais observer des interactions dans une situation de contact des langues, la pépinière était trop grande pour faire des observations détaillées, et l'église trop homogène et moins centrale aux grandes dynamiques économiques auxquelles je m'intéresse. Enfin, le magasin est situé suffisamment près de la maison de mes parents pour que je puisse y rester pendant le travail de terrain, ce qui a réduit les coûts liés à ce projet.

Cependant, la situation géographique du magasin a imposé des contraintes de ressources et de temps. Etudiante en France préparant un terrain aux États-Unis, je me m'étais préparée à un terrain court, effectué lors des vacances universitaires. Le nombre de déplacements a été limité par le prix des billets d'avion. En fin de compte, j'ai effectué trois séjours, le premier de quelques jours en novembre 2019, le deuxième de deux semaines en décembre 2019 et janvier 2020, et le troisième à la fin du mois de février 2020. Ayant choisi de faire une étude dans ma ville natale, j'avais aussi à vivre des événements familiaux ce qui a réduit le temps que j'ai pu passer sur le terrain, mais qui m'a également permis de discuter sur le sujet avec des habitants non-anabaptistes de la commune.

L'organisation intérieure du magasin a également contribué à la construction du terrain, et mes propres mouvements dans l'espace physique illustrent ma position sociale dynamique lors de ce travail. Dans le cadre d'une sociolinguistique critique, des méthodes ethnographiques

sont privilégiées, notamment l'observation participante. L'espace du magasin se prêtait à l'observation peu intrusive en tant que cliente. Je pouvais observer des interactions en parcourant les rayons dans la salle principale ou en profitant d'un sandwich sur la terrasse, et je pouvais y participer en bavardant avec des clients ou des employées à la caisse. En revanche, dès que j'ai demandé un premier entretien avec le propriétaire et le gérant du magasin, j'ai été invitée à sortir sur le porche et séparée de l'espace social des clients et des employés. Au fil du temps, j'ai été autorisée à mener d'autres entretiens dans l'arrière-salle qui sert de zone de stockage et de lieu de réunion et qui est rarement ouvert aux clients. Cette décision prise par mes interlocuteurs m'a donné accès à un autre lieu du magasin, a alimenté mes observations, et m'a permis de parler plus longuement avec les participants afin de construire un corpus d'entrevues plus riche. Cependant cette décision a également rendu ma présence plus remarquable. Je ne pouvais plus me fondre dans la masse. Nous voyons dans cet exemple l'interdépendance entre participants, espace physique et choix théoriques et méthodologiques.

L'accès à un lieu ne permet pas forcément le recueil de tous les types de données souhaités pour un corpus. Par exemple, la musique venant des haut-parleurs, avec un volume sonore très élevé même dans l'arrière-salle, a compliqué la tâche de transcription des entrevues. Il aurait été donc difficile de faire une analyse fine à l'aide d'un logiciel des fichiers sonores enregistrés *in situ* d'une variable sociolinguistique, comme la diphthongue /ai/ analysée par Keiser (2012), même si la réalisation de cette forme en interaction au travail reste une question pertinente. Ma faible compréhension du *deutsch* a également exclu certains types de données. L'enregistrement audio d'interactions à deux endroits dans l'espace de vente a été quand même envisagé pour février 2019, mais l'analyse aurait porté sur le niveau du discours plutôt que sur la phonologie. Ce projet n'a pas abouti, car l'accès à un lieu n'est pas non plus sans limite. Les raisons pour cela reviennent aux contraintes représentées par un autre aspect du terrain qui se construit au fur et à mesure, le rapport entre chercheur et participants.

3.3.2. Rupture du rapport chercheur-participants

Le travail de terrain a eu lieu en trois temps, lors de voyages au Kentucky. Nous pourrions parler de trois phases. La première phase, en novembre 2019, fut une phase préliminaire. Je voulais savoir si une étude dans le Hometown Market était vraiment envisageable, et si oui, quelles observations je pourrais faire pour élaborer une question de recherche. C'était une visite très courte et les discussions avec les futurs participants restaient brèves et informelles. Lors de la deuxième phase, en décembre 2019 et janvier 2020, avec un

projet plus précis, j'ai effectué des entrevues et commencé à connaître un peu mieux les participants. J'ai commencé par m'approcher d'une femme qui travaillait à la caisse et avec qui j'avais parlé brièvement en novembre. J'ai expliqué mon projet et demandé si elle serait intéressée pour y participer. Elle n'était pas certaine de vouloir ou pouvoir participer et a demandé au responsable du magasin, LE, d'intervenir. C'est à ce moment qu'il m'a invitée de sortir sur la terrasse pour discuter avec lui. A la fin de l'entrevue, enregistrée avec sa permission à l'aide d'un dictaphone, je lui ai demandé s'il serait possible d'interviewer quelques employées. Il m'a répondu, « Revenez quand vous voulez ». Bientôt, je menais des entrevues dans l'arrière-salle avec les jeunes femmes qui travaillaient dans le magasin. A la fin de cette deuxième phase quand il était temps de rentrer en France, j'ai remercié les participants et fait des projets pour revenir continuer le terrain avec eux en février.

Pourtant quand je suis retournée en février, il était clair dès mon entrée dans le magasin que l'ambiance avait changé et que j'avais dépassé la durée de mon accueil. En effet, quand j'ai demandé une seconde entrevue, LE m'a dit très clairement, « Il est juste temps d'arrêter. » Malgré mes questions et une lettre de mon directeur de recherche, expliquant l'intérêt scientifique de ma présence et fournissant des garanties éthiques, LE n'a pas clairement expliqué pourquoi il voulait que la recherche s'arrête. Mais toutes les employées se montraient désormais réticentes. La seule exception était NJP, qui venait de rentrer d'un voyage missionnaire et n'était peut-être pas au courant de cette nouvelle politique. Elle avait hâte de raconter son voyage et d'avoir mes nouvelles. Pourtant, ne souhaitant pas lui causer des problèmes au travail, je n'ai pas insisté pour continuer les recherches avec elle seule.

Cet épisode a été le déclencheur de beaucoup de réflexions sur le déroulement du terrain. J'ai regretté la détérioration inexplicable de ce rapport avec des personnes qui étaient non seulement des participants à ma recherche mais aussi mes voisins. Je me suis demandé ce que j'aurais pu faire différemment. Heller (2002) met l'accent sur l'importance de la confiance entre les participants et le chercheur. Il est possible que plusieurs facteurs aient contribué à un manque de confiance de la part des participants. Je me suis demandé si j'aurais dû m'adresser de prime abord aux leaders de la communauté Mennonite et Amish avant de m'insérer dans ce commerce, et si j'aurais pu trouver un « consultant » pour me présenter et se porter garant de ma bonne foi. En effet, il est important de noter que beaucoup des chercheurs qui s'intéressent au deitsch sont des locuteurs natifs voire eux-mêmes membres de communautés anabaptistes. De plus, beaucoup passent par un locuteur-clé qui peut organiser les contacts avec le reste de la communauté. Comme Downing (2019:5) explique par rapport à ses recherches avec une

communauté de Beachy Amish-Mennonites, une autre considération est le formulaire de consentement éclairé :

« L'accès aux communautés de Beachy soulève plusieurs problèmes pratiques et éthiques. Parce qu'un certain degré de séparatisme est apprécié dans la plupart des communautés Beachy et que de nombreuses familles peuvent être mal à l'aise avec certains aspects de la recherche, comme le fait d'avoir des étrangers dans leur foyer et autour des enfants, d'être enregistrées, d'être interrogées sur les problèmes au sein de leur communauté par un non-membre et de devoir signer des formulaires de consentement, il est nécessaire d'avoir soit une relation de confiance préalablement cultivée dans la communauté, soit un informateur qui peut diriger la recherche dans un comportement approprié et se porter garant de lui. [...] J'ai été dispensé de l'obligation de signer un formulaire de consentement écrit et j'ai reçu un consentement verbal pour un enregistrement vocal. »¹⁰

Quelle que soit la raison de ce refus, il est clair que dans ce projet de terrain sociolinguistique je n'étais pas la seule à faire des choix. Le terrain a plutôt été co-construit par tous les participants. Heller (2002) s'interroge sur la possibilité de représenter la réalité d'autres personnes. Elle arrive à la conclusion qu'il s'agit moins de représenter d'autres réalités que d'être transparent sur les nôtres. La sociolinguistique critique est une approche interprétative, et je ne crois pas qu'il soit correct ou souhaitable de prétendre être objectif, neutre ou détaché de son terrain, notamment parce que cela n'est pas possible, mais aussi parce que faire cela serait ignorer les relations de pouvoir entre tous les acteurs de la production de connaissances à travers la construction d'un discours scientifique. En entrant physiquement dans le magasin, je suis aussi entrée dans une hiérarchie sociale stricte, dans laquelle je dépendais de l'autorisation d'un homme pour parler avec les jeunes femmes employées. Un dernier exemple de la contrainte qu'exercent les lieux physiques sur les relations sociales : je suis la bienvenue dans le Hometown Market en tant que cliente payante, mais l'arrière-salle m'est redevenue interdite.

¹⁰ "Gaining access to Beachy communities raises several practical and ethical concerns. Because some degree of separatism is valued in most Beachy communities and many families may be uncomfortable with aspects of research such as having strangers in their home and around children, being recorded, being asked about problems within their community by a non-member, and having to sign consent forms, it is necessary to have either a previously cultivated relationship of trust in the community or an informant who can direct the research in an appropriate behavior and vouch for him/her. [...] I received an exemption from requiring written consent forms and received verbal consent for voice recording."

3.3.3. Corpus

Le corpus qui sera analysé dans le chapitre suivant a été construit dans les conditions que je viens de décrire. Bien qu'il soit incomplet par rapport au protocole de recherche initial, ce corpus est composé de nombreux éléments :

1. Enregistrements et transcriptions partielles d'entretiens formels avec le personnel du magasin. Au total, 4 entretiens ont été réalisés, pour une durée de 112 minutes. La première entrevue a été enregistrée sur le porche du magasin. Les trois entrevues suivantes ont été menées dans l'arrière-salle du magasin qui sert de lieu stockage et salle de réunion. Toutes les entrevues ont été menés en anglais, bien que certaines comprennent des formes deutsch. Les entrevues ont été transcrites dans un document de plusieurs pages, les mots deutsch étant transcrits en utilisant la notation API. Les entrevues ont été structurées en trois parties. L'objectif de la première partie était de connaître le parcours sociolinguistique des participants, la deuxième de connaître leurs pratiques langagières sur le lieu de travail et la troisième d'éliciter des éléments d'idéologies langagières (attitudes et représentations). Une trame d'entrevue a été préparée et consultée lors des entrevues ; toutefois, les entrevues ont été menés de manière semi-structurée, permettant une discussion et des questions de suivi ; la trame d'entrevue se trouve dans les annexes. Toutes les personnes interrogées ont donné leur consentement éclairé par écrit. Le tableau ci-dessous (Figure 6) résume les participants, dates et durée pour chaque entrevue :

Participant	Date	Durée
LE	26/12/2019	24m 14s
NJP	27/12/2019	22m 57s
KA	31/12/2019	24m 9s
GR (et LE à partir de 27m)	31/12/2019	40m 40s

Figure 6

2. Cartes établies par le personnel du magasin (voir annexes). Les cartes de dialectes étaient des cartes vierges des États-Unis avec les frontières des états fédérés indiquées. Lors des entretiens formels, les participants ont été invités à indiquer les endroits du

pays où le deutsch est parlé différemment. Je leur ai ensuite posé des questions sur le caractère « agréable à entendre » et « correcte » de chaque dialecte qu'ils ont identifié. Il s'agit de questions standards pour l'étude des perceptions des variations linguistiques dans la dialectologie perceptuelle (Preston 1999 : xxxiv dans Cramer 2018:5).

3. Notes manuscrites et dactylographiées de communications informelles avec le personnel du magasin ainsi qu'avec les résidents du comté de F..., y compris les amis et les membres de la famille.
4. Notes manuscrites et dactylographiées des interactions observées dans le magasin lors de l'observation des participants en tant que clients du magasin.

Les trois premiers éléments de cette liste ont été recueillis lors de trois visites dans le comté de F... au cours de l'année scolaire 2019-2020. La première visite, préliminaire, a eu lieu au début du mois de novembre 2019. La deuxième visite, au cours de laquelle les entretiens formels ont été menés et les cartes dessinées, a eu lieu pendant les vacances d'hiver en décembre 2019 et janvier 2020. La dernière visite a eu lieu fin février 2020. Outre ces éléments, d'autres recherches documentaires, notamment des sources primaires et secondaires, des photographies, des articles de journaux, des pages web, des commentaires d'utilisateurs sur des articles et des vidéos web, etc. ont été menées tout au long de l'année universitaire.

Compte tenu du protocole de recherche élaboré avant et entre les visites, ce corpus est à la fois incomplet et, d'une certaine manière, mal adapté à la question de recherche. Comme détaillé dans le chapitre précédent, le terrain et les méthodes possibles et appropriées pour l'appréhender ont été co-construits et réadaptés tout au long de l'étude. Par exemple, le point 2 de la liste, notamment les cartes de dialectologie perceptuelle dessinées par le personnel des magasins, convenait aux premières itérations de ma question de recherche, mais n'était que marginal à une étude des dynamiques sociolinguistiques dans un milieu de travail plurilingue. De plus, comme l'explique Keiser (2012) les méthodes traditionnelles de dialectologie perceptuelle qui demandent aux participants d'identifier et de tracer des frontières géographiques entre les différences dialectales perçues sont inappropriées pour une situation de « *speech islands* » dans laquelle l'intensité des contacts entre les variétés ne peut être définie par la proximité des locuteurs mais plutôt par la fréquence et la durée des mouvements des locuteurs d'une île à l'autre. Cette observation est confirmée par les réactions des participants à la tâche de cartographie dialectale, sur laquelle certains ont dessiné des points plutôt que des frontières, et d'autres ont décrit plutôt que dessiné les lieux. Le fait que je n'aie pas étiqueté les noms des états fédérés sur la carte avant les entretiens peut également avoir joué un rôle. Même

si les cartes n'étaient pas les mieux adaptées à cette étude, elles se sont avérées utiles. Pour une jeune chercheuse quelque peu timide comme moi, les cartes ont constitué un point de départ bienvenu dans la discussion sur les idéologies langagières des participants, et ont donné lieu à des échanges que je citerai dans mon analyse.

Une autre difficulté lors de la construction du corpus, surtout pendant l'enregistrement des entrevues, a été le bruit dans et autour du magasin. Le premier entretien a été mené à l'extérieur du magasin sur le porche et le dictaphone a enregistré le son des voitures qui passaient. De même, pour les trois entrevues restantes nous nous sommes installées dans l'arrière-salle du magasin, endroit qui aurait été plus calme que l'extérieur ne serait-ce pour la musique gospel venant des haut-parleurs. Dans les deux cas, le bruit a rendu la transcription des entretiens plus difficile à certains moments.

Le corpus est incomplet pour un certain nombre de raisons. La première est que je n'ai pu interviewer aucune employée du magasin originaire de la communauté amish, seulement celles du groupe mennonite. Pour cette raison, je ne suis pas en mesure de tirer des conclusions sur les idéologies langagières qui peuvent être construites par ou partagées entre les employées des deux groupes. La deuxième raison est que le travail sur le terrain s'est terminé avant que je ne puisse procéder à l'observation et à l'enregistrement audio des interactions que l'on pourrait qualifier de « situations-clé », par exemple quand des employées doivent conseiller un client, préparer et servir le déjeuner à midi ou s'occuper des achats à la caisse. L'observation de telles interactions aurait permis d'avoir un aperçu de la façon dont les pratiques langagières se sont manifestées face aux opportunités, au stress et aux contraintes de la vie professionnelle, en particulier dans un magasin où la hiérarchie sociale est clairement définie et où les rôles peuvent être complémentaires ou contradictoires avec ceux qu'occupent les employées dans d'autres domaines de leur vie. Bien que je n'aie pas pu observer et enregistrer comme je l'avais espéré, mes notes de chaque visite au magasin en tant que participante-observatrice (à la fois cliente et étudiante chercheuse) aideront à compléter mon analyse des entretiens et des discussions informelles. La troisième raison pour laquelle le corpus est incomplet est que le petit nombre d'intervenants et la grande variabilité des réponses aux entretiens ne se prêtent pas bien à une analyse quantitative significative. Bien que la description et l'analyse qualitatives soient essentielles pour comprendre les idées et les comportements humains dans leur contexte, elles ont été critiquées pour leur faible potentiel de généralisation et d'application à d'autres contextes (Hamby 2015). Un échantillon plus important et la collecte de points de données comparables auraient pu permettre d'obtenir une image plus complète de l'utilisation de la langue dans ce contexte de contact et de la comparer

à d'autres groupes de locuteurs dans des études futures. Cela dit, une description approfondie des pratiques langagières dans ce magasin peut nous aider à formuler des hypothèses sur les pratiques plurilingues dans d'autres « magasins amish » du Kentucky et du pays et pourrait contribuer à une typologie des situations professionnelles dans lesquelles l'usage du deutsch est maintenu, négligé, favorisé ou supprimé.

4. Analyse et Discussion

Nous avons vu dans le chapitre 2 qu'il existe beaucoup de travaux sur le deitsch se concentrant sur la variation, le statut du deitsch et le bilinguisme deitsch-anglais. Cependant ce n'est que récemment que des chercheurs s'intéressent aux dynamiques sociolinguistiques de communautés anabaptistes deitschophones dites « transitionnelles », communautés qui sont touchées par de nombreux de facteurs géographiques, socioculturels et économiques. Dans le chapitre 3, nous avons expliqué en quoi une méthodologie ethnographique permettrait de lier l'observation de pratiques langagières réelles « sur le terrain » aux dynamiques macro. En adoptant une approche critique et réflexive, nous avons décrit le terrain pour cette étude sous la forme d'un récit en explicitant les prises de position impliquées tout au long du processus de recherche. Enfin nous avons décrit le corpus construit pendant ce processus. Le but de cette étude est de savoir en quoi les dynamiques macro influent sur les pratiques plurilingues au Hometown Market et vice versa ; ce chapitre permettra d'apporter quelques éléments de réponse à travers une analyse du corpus, notamment des extraits d'entrevues. Le chapitre se structure en trois parties correspondant aux grands types de changements sociétaux déjà présentés : économiques, idéologiques (notamment relevant de l'appartenance communautaire) et géographiques.

4.1. Le deitsch et le travail en entreprise

Le premier grand domaine est l'activité économique. Nous avons vu qu'un mouvement vers l'emploi non-agricole s'effectue depuis quelques décennies chez les communautés anabaptistes conservatrices. S'ajoute à ce phénomène la croissance dans le nombre de femmes employées en entreprise. Ces phénomènes résultent en un contact plus intense qu'auparavant avec des anglophones unilingues pour une grande partie de la population deitschophone adulte. Le Hometown Market représente une telle entreprise qui emploie des jeunes anabaptistes deitschophones dans une situation de contact avec des anglophones. L'utilisation croissante de l'anglais au travail représente-elle une menace au maintien du deitsch ? Le deitsch a-t-il encore un rôle à jouer dans ce nouveau domaine du travail non-agricole ? Les deux sections qui suivent traitent chacune de ses questions à son tour.

4.1.1. "La menace de la boîte à lunch"

Les études sur les changements économiques dans les sociétés conservatrices anabaptistes font souvent référence à la *lunch pail threat* ou "menace de la boîte à lunch" (Kraybill et Nolt 1994).

Il s'agit de la crainte que le mouvement vers l'emploi non-agricole chez les anabaptistes conservateurs, qui a commencé dans les années 1960, n'entraîne la perte du mode de vie amish, y compris l'utilisation du deitsch. L'image de la boîte à lunch apportée au lieu de travail par l'ouvrier non-agricole est parlante car elle s'oppose à la norme chez les agriculteurs de déjeuner en famille à la maison. Elle représente donc une rupture avec les traditions du passé, provoquée par le travail extérieur. Keiser (2003) a construit un questionnaire pour recueillir des données sociolinguistiques sur la menace de la boîte à lunch dans deux zones où vivent d'importantes communautés amish : le comté de Kalona, dans l'Iowa, et le comté de Holmes, dans l'Ohio. Il a trouvé des preuves limitées d'une telle menace en ce qui concerne la convergence phonologique et morphosyntaxique, la croissance dans l'emploi de l'anglais et les attitudes positives envers la langue anglaise. Ces éléments étaient les plus solides parmi les jeunes femmes célibataires occupant des postes de bureau et ayant beaucoup de contacts avec des clients monolingues anglophones. Toutefois, la « menace » a été largement atténuée dans le comté de Holmes grâce à deux facteurs : les propriétaires d'entreprises d'origine anabaptiste et le travail indépendant dans les petites entreprises. Keiser écrit également que des recherches supplémentaires sont nécessaires sur les interactions dans les petites entreprises et les communautés amish récemment établies. Le magasin du comté de F... est un exemple de micro-entreprise appartenant à des Mennonites et employant exclusivement des Mennonites et des Amish, à proximité d'une communauté récemment établie dans le Kentucky. De plus, le magasin emploie principalement des femmes mennonites et amish non-mariées qui ont des contacts réguliers avec des clients anglophones. Y a-t-il des preuves d'une menace de la boîte à lunch dans cette petite entreprise en ce qui concerne l'utilisation de deitsch ? Si c'était le cas, alors (1) les pratiques langagières des employés seraient principalement ou uniquement en anglais et (2) ces pratiques pourraient conduire à une diminution dans l'emploi du deitsch dans d'autres domaines de communication également.

Les réponses aux interviews semblent montrer la crainte d'une telle menace. Tous les participants déclarent utiliser davantage l'anglais que le deitsch au travail. Dans une interview, LE relie cette tendance au passage de l'agriculture à l'emploi non-agricole. Il expose les facteurs économiques qui contribuent à la menace de la boîte à lunch en relation avec l'histoire et les pratiques langagières de sa propre famille, exprimant sa crainte que l'utilisation de l'anglais au travail par la génération de ses enfants n'entraîne la pratique trop habituelle de l'anglais dans d'autres aspects de leur vie :

1)

LE: We were farmers and most Mennonite and Amish people have been farmers back in the 60s and 70s and even 80s, but as farming has become more difficult to make happen if you want to say it that way, families, young families who can't start a farm or can't afford, are doing construction jobs and so forth. And so back in the mid 90s Dad was tired of farming and so we sold the cows and sold basically all his land and he started working in [...] sales. [...] I ended up going there as well and I did their deliveries. So as you get away from being at home and working as a family and you're amongst English people that gets carried back really. And your children like my children that have helped me in my store, they're doing English all the time with customers and so forth and so it becomes amongst themselves. And so whereas when you stayed at home and you went to town maybe once a month or once a week, you just, that's what you talked. And it makes a huge difference.

K: That's the question I wanted to ask basically, how the difference in where you work might affect how people speak.

LE: It will. So unless you put forth effort at the house it'll just slowly but surely get lost.

LE : Nous étions agriculteurs et la plupart des mennonites et des Amish l'ont été dans les années 60, 70 et même 80, mais comme l'agriculture est devenue plus difficile à réaliser, si vous voulez le dire ainsi, les familles, les jeunes familles qui ne peuvent pas démarrer une ferme ou qui n'ont pas les moyens, font des travaux de construction, etc. Ainsi, au milieu des années 90, papa en avait assez de l'agriculture et nous avons vendu les vaches et pratiquement toutes ses terres et il s'est mis à travailler dans la [...] vente. [...] J'ai fini par y aller aussi et j'ai fait leurs livraisons. Donc, quand on s'éloigne de la maison et qu'on travaille en famille, on se retrouve parmi des Anglais et on ramène ça chez nous. Et vos enfants comme mes enfants qui m'ont aidé dans mon magasin, ils font de l'anglais tout le temps avec les clients et ainsi de suite et ça devient le cas entre eux aussi. Et donc, au contraire quand on restait à la maison et que l'on allait en ville une fois par mois ou une fois par semaine, c'est ce qu'on parlait tout simplement. Et cela fait une énorme différence.

K : C'est la question que je voulais poser en gros, comment la différence de lieu de travail peut avoir un effet sur la façon dont les gens parlent.

LE : Ça aura un effet. Donc, à moins que l'on ne fasse un effort à la maison, ça va lentement mais sûrement se perdre.

Dans cet extrait, LE présente l'augmentation de l'utilisation de l'anglais par ses enfants comme une conséquence naturelle du choix qu'a fait son père de passer de l'agriculture au commerce. Tout en reconnaissant que ce choix a été influencé par une réalité économique - il devient de plus en plus difficile de gagner sa vie en tant qu'agriculteur - il en conclut que la perte du deitsch dans le domaine de l'activité économique doit être compensée par un accroissement de « l'effort » pour parler le deitsch à la maison. En effet, LE et NJP attribuent tous deux la valeur qu'ils accordent à la transmission du deitsch à la génération suivante aux membres de leur famille qui ont fait un tel effort. Dans le cas de LE, ce membre de la famille était son grand-père et il joue maintenant le même rôle auprès de ses propres enfants :

2)

LE: Now my grandpa, he was -- he would stop the conversation and say, he said, "Now look, hey!" He said, "We all know Dutch, okay? And we're Dutch people. We're gonna talk Dutch." Actively he'd do that. Now, Dad never did that and I of course my wife was like "Well me and you talk English so why can't I talk English or why can't we talk English to the children?" so that's how that was left I guess.

LE : Alors mon grand-père, il était -- il arrêta la conversation et disait, il disait, « Ecoutez-moi ! » Il disait : « On connaît tous le deitsch, d'accord ? Et nous sommes *Dutch*. On va parler le deitsch. » Il faisait ça activement. Papa ne faisait jamais ça et moi, bien sûr, ma femme me disait : « Eh bien, toi et moi, on parle anglais, alors pourquoi je ne peux pas parler anglais ou pourquoi on ne peut pas parler anglais aux enfants ? », alors on l'a laissé comme ça, je suppose.

Pour sa part, NJP se rappelle les injonctions de sa mère de parler en deitsch à la maison :

3)

K: And did you grow up speaking Deitsch?

NJP: Oh, yes. That's our primary language at home. When we're at home that's usually what we speak. I actually um and when we're at school we of course we're taught to

speak English and sometimes we'd come home and we'd keep on s- talking English and Mom's like, "Talk Deutsch!" you know?

K: Yeah

NJP: She didn't like if we talked English too much around the house.

K: How come?

NJP: Just I don't know, we felt it was important. I mean it is becoming a lost thing among some of our people. They speak a lot of English at home and then when they marry and have their own families and then they just speak English as a couple. Their children will grow up and then actually don't have a good grasp on the language so I mean I want my children to know how to speak Dutch.

K : Et vous avez grandi en parlant Deutsch ?

NJP : Oh, oui. C'est notre langue principale à la maison. Quand nous sommes à la maison, c'est généralement ce que nous parlons. En fait, quand on est à l'école, on nous apprend à parler anglais et parfois on rentrait à la maison et on continuait à parler anglais et maman nous disait « parlez en deutsch » ! vous voyez ?

K : Oui.

NJP : Elle n'aimait pas que nous parlions trop anglais à la maison.

K : Pourquoi ?

NJP : Je ne sais pas, c'est juste que nous avons senti que c'était important. Je veux dire que c'est en train de devenir une chose perdue pour certains des nôtres. Ils parlent beaucoup l'anglais à la maison et puis quand ils se marient et ont leur propre famille, ils ne parlent que l'anglais en couple. Leurs enfants vont grandir et ne maîtrisent pas vraiment la langue, alors je veux que mes enfants sachent parler le deutsch.

Bien qu'elle ne lie pas explicitement l'emploi non-agricole à la perte du deutsch, NJP met également l'accent sur sa transmission au sein du foyer et exprime la même crainte que la langue ne « se perde » par manque d'effort des parents. À la fin de l'extrait, elle exprime son désir de parler en deutsch à la maison avec ses propres enfants un jour.

Un jour, on m'a décrit la situation d'un jeune visiteur au magasin en tant qu'exemple de ce qui se passe lorsque la menace de la boîte à lunch se combine avec l'absence d'effort pour parler le deutsch à la maison. Le jeune homme était un mennonite et un commerçant originaire d'une autre ville qui était venu rendre visite à sa famille dans le comté de F... Il s'était arrêté pour discuter et offrir à LE un gâteau aux fruits fait maison. LE l'a accueilli chaleureusement en anglais avant d'utiliser l'histoire de cet homme pour illustrer son propos : « C'est un exemple [...] La famille ne maîtrise aucune forme de l'allemand »¹¹.

Contrairement à NJP et LE, KA ne craint pas que le deutsch se perde. Toutefois, elle se fait l'écho des frontières normatives placées entre les domaines familial, social et professionnel en termes de pratiques langagières. De plus, elle établit un lien entre ces domaines et les différences de genre dans l'utilisation de la langue :

4)

KA: I don't really know who [speaks Dutch] better. I'd say the girls do more, they're more likely to among themselves. There'll be more Dutch than the boys do. [... The boys] would probably talk more English in their everyday life because they would be out and about and dealing with more people that just speak English and we wouldn't as much maybe.

KA : Je ne sais pas vraiment qui [parle le deutsch] le mieux. Je dirais que les filles le parlent plus souvent, elles sont plus enclines à le faire entre elles. Il y aura plus de deutsch que les garçons. [... Les garçons] parleraient probablement plus anglais dans leur vie de tous les jours parce qu'ils seraient plus souvent en déplacement et qu'ils auraient affaire à plus de gens qui ne parlent que l'anglais et nous, peut-être moins.

KA dit que puisque les jeunes hommes passent plus de temps en dehors de la maison avec des anglophones monolingues, ils sont plus susceptibles de parler anglais entre eux que les filles et

¹¹ “That is an instance [...]. Family cannot do German whatsoever.”

les jeunes femmes. Cette observation est surprenante de la part de KA, qui a elle-même une expérience professionnelle non-négligeable. Au moment de cet entretien, elle avait déjà été employée dans deux petites entreprises, dont plus d'un an à son poste actuel. De plus, elle a fait état d'une augmentation de l'utilisation de l'anglais au travail au cours de l'année passée. Cet écart peut être dû au fait qu'après leur mariage, de nombreuses femmes, dont un certain nombre d'anciennes collègues de KA, ont quitté leur emploi dans des entreprises afin de gérer leur ménage. Certaines peuvent exercer un emploi rémunéré plus compatible avec la vie conjugale, comme la boulangerie, la couture ou d'autres industries artisanales. Bien que l'emploi rémunéré en dehors du foyer soit une réalité pour de nombreuses jeunes femmes issues de milieux anabaptistes conservateurs, il ne représente souvent qu'une courte phase de leur vie, alors que pour leurs homologues masculins, un tel emploi a plus de chances de se poursuivre pendant la majeure partie de leur vie adulte. Ainsi, le contact intense avec des anglophones monolingues qui l'accompagne est également de plus courte durée chez les femmes. Étant donné que, selon Keiser (2003:14), ce sont les jeunes femmes célibataires occupant des postes où elles ont des contacts intenses avec la clientèle qui « semblent les plus vulnérables à la menace de la boîte à lunch », il serait intéressant de mener une étude longitudinale sur les pratiques linguistiques de ces femmes après qu'elles soient passées à la phase suivante de leur vie avec différents rôles sociaux, afin de déterminer l'effet (s'il en existe un) de ce contact intense mais à court terme sur le maintien et la transmission du deutsch.

Enfin, GR se retrouve dans un cas particulier parmi les participants à l'entretien, car elle est la seule à ne pas déclarer parler principalement en deutsch à la maison. GR déclare également parler principalement en anglais au travail et dit qu'elle est plus susceptible de parler en espagnol aux clients qu'en deutsch. Le parcours de GR en tant que membre d'une famille engagée dans un travail missionnaire à long terme au Honduras contribuent probablement à ces réponses aux entretiens et son cas sera examiné plus en détail au point 4.2. Pour l'instant, son cas nous rappelle que si les familles parlent moins de deutsch à la maison, ce n'est pas exclusivement dû à un emploi non-agricole. D'autres facteurs, dont l'insécurité linguistique, l'"ouverture" idéologique et religieuse dans les communautés dites "en transition" comme les Beachys, et le passage à l'anglais dans l'enseignement et les lieux de culte qui en découle, ont été relevés par Loudén (2016), Brown (2019) et d'autres.

En conclusion, les données issues d'observations et d'entretiens que nous avons présentées dans cette section suggèrent que si les participants comme LE et dans une certaine mesure NJP sont préoccupés par la « menace de la boîte à lunch », ils argumentent que cette menace peut être atténuée par un effort conscient d'utiliser le deutsch à la maison, en particulier

avec les enfants. Pour tous les participants, l'utilisation de la langue constitue une frontière normative entre le domaine domestique et le domaine professionnel. En effet, les employés déclarent utiliser le deutsch principalement à la maison, et dans une certaine mesure lors de leurs relations sociales avec les membres de la communauté ethno-religieuse, tandis que l'anglais est utilisé dans tous les autres domaines, y compris au travail. Ce constat a été corroboré par mes observations au magasin, où la grande majorité des interactions avec les clients se sont déroulées en anglais. Cependant, dans le contexte de ce magasin, l'idée d'une menace de boîte à lunch peut être remise en question sur plusieurs points. Tout d'abord, le cas de GR et celui du jeune homme montrent que la frontière linguistique séparant les domaines familial et professionnel n'est pas toujours nette dans la pratique. En outre, pour de nombreux salariés (essentiellement des femmes), l'emploi non-agricole n'est que temporaire. Enfin, les entretiens et les observations montrent que le deutsch est également utilisé dans le magasin. Notamment, le deutsch est employé pendant des interactions entre des membres de réseaux personnels et dans des situations spécifiques dans lesquelles le choix des ressources langagières a des conséquences sociales. Le rôle important, quoique peu fréquent, du deutsch dans les interactions sur le lieu de travail est illustré dans la section suivante.

4.1.2. Rôles du deutsch au travail

Bien qu'il soit moins utilisé que l'anglais dans les interactions sur le lieu de travail, le propriétaire du magasin et tous les employés sont locuteurs de deutsch et parlent cette langue dans certaines circonstances. Le deutsch constitue une partie précieuse du répertoire linguistique des salariées du Hometown Market, mais il est employé principalement en coulisses. Je dis « en coulisses » parce que je n'ai jamais entendu les employés parler entre eux en deutsch lorsqu'un client « anglais » était visiblement à proximité. En effet, cela semble être une politique officieuse du magasin pour ne pas offenser les clients. NJP confirme qu'elle s'efforce de parler anglais à tout moment lorsque les clients sont à portée de voix. Sa déclaration ne pas vouloir « se contenter de jacasser dans cette langue inconnue »¹² en dit long sur sa représentation de l'attitude des monolingues anglais envers le deutsch.

¹² “*Not just jabbing away in this unknown language*”

5)

NJP : If I'm consciously thinking about what I'm speaking I actually try to speak English because I think it's nice for the customers, if they're anywhere where they can hear us if we're speaking English and not just jabbing away in this unknown language.

NJP : Si je réfléchis consciemment à ce que je parle, j'essaie en fait de parler anglais parce que je pense que c'est bien pour les clients, s'ils sont quelque part où ils peuvent nous entendre si nous parlons anglais au lieu de se contenter de jacasser dans cette langue inconnue.

Cette représentation semble être partagée par LE lorsqu'il se rappelle avoir parlé anglais avec son père au travail lorsqu'il était jeune, malgré le malaise que cela lui causait :

6)

LE : My parents always did [speak Dutch] and so only once I became older as in upper teens or low twenties could I even hardly speak English to my dad because it didn't seem right. You just didn't. And well, as we were assimilated into the public workplace, it's not very -- it's fairly rude to talk German to my dad when there's someone say like you beside him.

LE : Mes parents ont toujours [parlé le deitsch] et ce n'est qu'une fois que j'ai grandi, dans l'adolescence ou dans la vingtaine, que j'ai pu parler anglais à mon père parce que cela ne semblait pas correct. Vous ne le faisiez tout simplement pas. Et bien, comme nous étions assimilés au travail public, ce n'est pas très -- c'est assez impoli de parler allemand à mon père quand il y a quelqu'un, disons, comme vous à côté de lui.

Il convient de noter que LE dit « quelqu'un comme vous » plutôt que « un client ». Il me place de l'autre côté d'une certaine frontière par rapport à lui-même et à son père, non pas sur la base des rôles sociaux que nous occupons sur le lieu de travail (par exemple « client » et « vendeur »), mais sur la base de la connaissance ou de la méconnaissance du deitsch. Ma méconnaissance du deitsch devient un indice d'un certain statut qui l'aurait amené à changer sa façon de parler, même avec son propre père. En même temps, cette adaptation consciente des différences culturelles par les commerçants deitschophones est censée réduire, et non augmenter, la conscience du client des mêmes différences. En effet, il serait « assez impoli »

d'attirer l'attention sur de telles différences en « jacassant ». En écoutant parler NJP et LE, il est difficile de trouver un écho à la situation sociolinguistique de « bilinguisme stable » avec « prestige égal » observée par Louden (2001) dans les communautés Amish du Vieil Ordre. Au Hometown Market, il semble que l'anglais soit reconnu comme ayant plus de prestige que le deutsch. Ceci est dû à la fois à la nécessité économique réelle qu'il représente (il faut parler la langue des clients pour leur vendre des choses) mais aussi au désir d'éviter de provoquer des offenses, aussi petites soient-elles.

L'idée que parler deutsch puisse offenser les clients en attirant l'attention sur la différence semble paradoxale lorsqu'elle est associée au fait que d'autres différences culturelles sont commodifiées dans le magasin. Les étiquettes des produits sont la preuve la plus frappante de la commodification culturelle, parfois de manière surprenante. L'image ci-dessous (Fig. 7) de pop-corn pour micro-ondes vendus au magasin en est un exemple.



Figure 7 : marques de pop-corn « amish »

L'emballage de la marque « *Amish Country* » comporte une image d'une scène agricole idyllique et le mot « *Butter* » (« beurre ») est bien en évidence en haut à gauche. Aux États-Unis, le pop-corn est surtout apprécié aromatisé au beurre et au sel plutôt qu'au sucre caramélisé, très populaire en France. Une image souvent associée aux Amish dans la fiction et les médias américains populaires est celle de la femme amish barattant du beurre. Les stéréotypes d'une vie simple à la ferme et de bons produits alimentaires faits maison sont banalisés sur la boîte de pop-corn « *Amish Country* » pour suggérer que ce pop-corn est fait avec les ingrédients les plus purs et les plus authentiques -- maïs et beurre -- produits sur une ferme traditionnelle pour être utilisés dans votre four à micro-ondes. Peu importe que ce ne soit pas le pop-corn de choix pour de nombreuses familles anabaptistes conservatrices qui font cuire

leurs aliments sur des plaques alimentées à gaz et ne possèdent pas de micro-ondes. La deuxième marque de pop-corn pour micro-ondes est « Yoder Popcorn ». Yoder est un nom de famille commun chez les Amish et les Mennonites et signale immédiatement au client qu'il s'agit d'une marque « Amish », en particulier combinée à l'image d'un buggy sur la boîte. Le pop-corn est annoncé comme « NATUREL » et « Produit dans le pays Amish où la qualité est un mode de vie », évoquant des stéréotypes similaires à ceux illustrés sur la boîte « Amish Country ».

Néanmoins, les représentations stéréotypées de la culture amish pour des raisons commerciales sont relativement rares dans ce magasin par rapport aux autres enseignes amish du Kentucky et ailleurs, que Qvarnström (2015) qualifierait de « pseudo-amish ». Il s'agit peut-être d'une adaptation consciente à l'emplacement du magasin dans le Kentucky rural, où de nombreux « anglais » sont encore des agriculteurs et des travailleurs agricoles et sont fiers de l'« authenticité » de leur propre mode de vie. Comme me l'a raconté une institutrice et agricultrice à la retraite, lors d'une visite qu'elle avait effectuée avec son mari au « pays des amish » en Pennsylvanie, elle n'a pas été impressionnée par la faute d'orthographe d'un plat traditionnellement méridional sur le menu. Le « *country ham* » est un mets traditionnel du sud des États-Unis. Il s'agit de jambon assaisonné et fumé à sec puis réhydraté et cuit au four ou dans une poêle:

7)

SG : When we were up North we went to an Amish restaurant up there and it was like that. On the menu they had something called county ham. I think they meant country ham, but I looked at it and I said, I don't know what county ham is. They were trying to be authentic.

SG : Quand nous étions dans le Nord, nous sommes allés dans un restaurant amish là-bas et c'était comme ça. Au menu, il y avait quelque chose qui s'appelait *county ham*. Je pense qu'ils voulaient dire *country ham*, mais je l'ai regardé et j'ai dit : je ne sais pas ce qu'est un *county ham*. Ils essayaient d'être authentiques.

Les habitants de cette ville du Kentucky ont leur propre idéal de vie agricole authentique : un style de vie chrétien simple et laborieux (où l'on parle anglais et où l'on profite de repas copieux). Comprendre cela peut nous aider à comprendre plus profondément pourquoi les différences culturelles sont moins visibles dans le magasin qu'on pourrait le penser – à bien des

égards, les deux sous-cultures américaines ne sont pas si différentes. C'est pourquoi, comme l'illustre la déclaration de SG, surcharger la publicité de style « attraction touristique » semblerait inauthentique pour de nombreux résidents.

Ainsi, la plupart du temps, et pour un certain nombre de raisons, le deitsch n'est pas parlé ouvertement à portée de voix des clients anglophones. Cependant, les participants utilisent régulièrement le deitsch dans le magasin. Lors de mes observations, c'est en parcourant tranquillement les produits du magasin que j'entendais le plus souvent parler le deitsch, généralement par des employées qui bavardaient doucement ou riaient à une blague en rangeant ou en réapprovisionnant une allée vide. En effet, les participantes disaient qu'elles alternaient entre le deitsch et l'anglais lorsqu'elles parlaient avec leurs collègues. Le deitsch jouait un rôle important dans les relations entre collègues car, selon les participantes, le parler « venait naturellement » et leur permettait d'exprimer des choses qu'elles ne pouvaient pas exprimer en anglais :

8)

NJP : Often I don't think about it because it comes so naturally to just speak Dutch.

NJP : Souvent, je n'y pense pas parce qu'il est si naturel de parler en deitsch

9)

KA: Sometimes it's easier. I think the Dutch has more, like there's some words that you can like express your thought better and you can't think of an English word. Like there's several words that it's hard to f- yeah and sometimes it's just easier to express it in German and sometimes we would use that then. [...]

K: would you say that there's examples of that in the other direction, like things you just can't say?

KA: Not so much. I think it's more from the Dutch to the English. Like it's, I don't think there's very many times that there's no word for it in Dutch.

KA : Parfois, c'est plus facile. Je pense que le deitsch a plus, comme il y a certains mots qui expriment mieux votre pensée et vous ne pouvez pas penser à un mot anglais. Genre

il y a plusieurs mots qu'il est difficile d'utiliser - oui, et parfois il est plus facile de les exprimer en deutsch et parfois nous utilisons ce mot alors. [...]

K : Diriez-vous qu'il y a des exemples de cela dans l'autre sens, c'est à dire des choses que vous ne pouvez tout simplement pas dire ?

KA : Pas vraiment. Je pense que c'est plus du deutsch vers l'anglais. C'est genre, je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de fois où il n'y a pas de mot pour cela en deutsch.

Dans ces extraits, il semble que pour les employées, le deutsch soit représenté comme une « langue du cœur » par opposition à l'anglais, la langue des affaires et des contacts avec les clients. Comme le deutsch domine dans le domaine domestique, le fait de parler avec ses collègues de travail est une façon de faire entrer « la maison » dans le lieu de travail et de forger ou de maintenir des liens d'amitié avec les collègues, dont certains ont même des liens familiaux en tant que sœurs ou cousines.

Contrairement à sa fonction sociale chez les femmes salariées, pour LE le deutsch est surtout utile au travail quand il s'agit de désamorcer des situations potentiellement conflictuelles entre le personnel et les clients. Ici, la notion de « situations clés » (Gumperz 1982 dans Heller 2014), c'est-à-dire les situations dans lesquelles la langue a le potentiel d'influer sur le statut et la structure sociale, est utile. Gumperz s'est attaché à décrire la structure des interactions et la manière dont les interactions influencent la structure sociale. Il a fait valoir que l'existence de conventions arbitraires pour les situations communicatives quotidiennes signifient qu'une grande partie de l'interaction est basée sur des inférences contextualisées concernant le discours des autres. Lorsque des personnes d'origines culturelles différentes communiquent, elles peuvent faire des déductions différentes sur l'utilisation du langage des autres en fonction de leurs propres conventions et des ressources de leur propre répertoire. Lorsque LE parle en deutsch au travail, il profite d'un outil langagier « pratique » de son répertoire :

10)

LE: Sometimes it comes in extremely handy. Say for instance something happened between an individual and a customer and it needs to be fixed as in not fixed or repaired but as in handled. I'll quickly do a German thing so that you can't understand me and I'll say, "Look, just take care of it", "Do whatever needs to be done," "why don't you

do this,” or “why don't you do that,” and just in a quiet way so that you don't understand. Rarely, we don't necessarily do it intentionally as in talk about our customers in another language necessarily, but we do sometimes do it that way just to keep it low key.

LE : Parfois, c'est extrêmement pratique. Disons par exemple qu'il s'est passé quelque chose entre un individu et un client et qu'il faut corriger, non pas dans le sens de réparer, mais résoudre. Je vais rapidement faire un truc en allemand pour que vous ne puissiez pas me comprendre et je vais dire : « Écoutez, occupez-vous en », « Faites ce qu'il faut faire », « pourquoi ne faites-vous pas ceci » ou « pourquoi ne faites-vous pas cela », et juste de façon discrète pour que vous ne compreniez pas. Il est rare que nous ne le fassions intentionnellement, que nous disons des choses sur nos clients dans une autre langue, mais nous le faisons parfois de cette manière, juste pour garder la discrétion.

LE explique ici que pour « gérer » une situation de tension, il utilise parfois le deitsch comme moyen de suggérer une ligne de conduite à un employé sans contrarier le client. Il convient de noter que dans son discours, LE remplace « un client » par la proforme « vous » plutôt que par un pronom de la troisième personne. Là encore, LE se place de l'autre côté de la frontière entre « vous » et « nous ». Cela fait partie du positionnement dynamique qui s'est produit tout au long de la période de travail sur le terrain. Les situations tendues sont l'occasion pour LE de tirer profit du riche répertoire plurilingue des employées afin de gérer les déductions des clients concernant leur discours. Au cours d'une interaction normale, l'utilisation de deitsch peut être perçue comme impolie. Cependant, l'emploi du deitsch pour résoudre des problèmes dans une situation tendue limite les conclusions spécifiques qu'un client peut faire – il peut peut-être inférer un sens social à partir de la prosodie mais pas à partir d'autres indices (lexicaux, syntaxiques, etc.) qui seraient saillants si LE parlait à ses employés en anglais.

Un dernier rôle, non négligeable, du deitsch dans le magasin est illustré par le fait que tous les participants mennonites ont déclaré utiliser le deitsch plus souvent lorsqu'elles parlent avec des collègues amish. D'après les données des entretiens, la fréquence et la quantité du deitsch utilisé semblent en fait être liées à l'identité perçue ou à l'appartenance à une communauté. Sans données quantitatives provenant des interactions observées, la fréquence réelle de l'utilisation du deitsch en relation avec l'appartenance à une communauté ne peut être confirmée. Cependant, en tant que discours partagé entre les participants, ce point mérite d'être développé en profondeur car il a un rapport à la dynamique sociolinguistique plus large des

communautés anabaptistes décrites dans la littérature comme conservatrices, transitionnelles et intégrationnistes. Les observations et les réponses aux entretiens qui éclairent ces dynamiques seront présentées et analysées dans la partie 4.2.

4.2. Langue(s) de travail et appartenance communautaire

Dans cette section, j'essaie de montrer comment les pratiques langagières réelles ou déclarées des participants au travail sont liées aux frontières sociales qu'elles tracent entre les communautés en fonction d'autres facteurs, notamment religieux-idéologiques. La macro-dynamique qui conduit la congrégation mennonite locale vers une plus grande « ouverture » idéologique et un contact avec le « monde » semble propice à une utilisation accrue de l'anglais. Cependant, le lieu de travail met les participants en contact avec des amish qui partagent une grande partie leur répertoire plurilingue mais pas le penchant idéologique de leur communauté. Comment les informatrices se positionnent-elles par rapport à leurs collègues et clients amish et comment cela peut-il affecter leurs pratiques plurilingues ?

Cette section est structurée en deux parties. La première partie traite de la notion de communauté, et notamment de la manière de définir la « communauté linguistique » dans ce contexte. À quelle(s) communauté(s) linguistique(s) les participants appartiennent-ils et quelle est l'utilité de cette notion dans un contexte de contact linguistique et de plurilinguisme ? La deuxième partie contient des exemples spécifiques tirés du corpus qui montrent comment les informateurs négocient les frontières entre les communautés par le biais de la communication sur le lieu de travail. Ces exemples nous amènent à une réflexion critique sur le terme « communauté de transition » actuellement utilisé dans les études amish et anabaptistes.

4.2.1. Quelle(s) communauté(s) linguistique(s)?

Afin de parler des liens entre les pratiques et idéologies langagières et l'appartenance à une communauté, il faut d'abord définir ce que l'on entend par « communauté linguistique », et délimiter quelle(s) communauté(s) linguistique(s) en particulier sont concernées par cette recherche. La notion de communauté linguistique est essentielle à la sociolinguistique qui prend comme objet d'étude les liens entre langue et société. Pourtant ses « contours [...] semblent parfois plus symboliques que réels » (Garabato et Kis-Marck 2015:¶1). Si la définition la plus simple serait un groupe de personnes qui partage une même langue, employer cette définition serait ignorer la variation dans les pratiques. De plus, Salzmann (2004) constate que tous les locuteurs d'une langue n'appartiennent pas forcément à une même communauté,

comme par exemple des locuteurs d'anglais en Inde et aux États-Unis. Labov (1972) écrit qu'une communauté linguistique est définie moins par le partage de formes linguistiques que de normes pour leur emploi. Il y a aussi la question du contact des langues et du plurilinguisme ; si je parle plusieurs langues, cela signifie-t-il que j'appartiens à plusieurs communautés ? Les réflexions et critiques sur la notion de diglossie (Ferguson 1959, Fishman 1967) montrent que cette question n'est pas facile à aborder et implique des relations de pouvoir. D'une perspective critique, la notion de communauté linguistique est liée à celle de marché linguistique (Bourdieu 2001) dans lequel l'accès à une variété langagière « légitime » dépend de la position sociale du locuteur et a des conséquences pour son pouvoir d'action dans / sur le monde. Si l'appartenance à une communauté linguistique (et pas une autre) peut imposer des contraintes sur l'individu, le locuteur est aussi envisagé comme un acteur social qui peut employer son répertoire verbal (Gumperz 1964), l'ensemble des ressources langagières dont il dispose, selon la situation communicative dans laquelle il se trouve et en négociation avec d'autres acteurs. Boutet (1976) parle alors de « pratiques langagières » au lieu de pratiques linguistiques pour signaler le focus sur l'action sociale plutôt que les formes linguistiques abstraites. De même, Eckert et Wenger (2005) privilégient le terme « communautés de pratique » plutôt que de communautés linguistiques pour mettre l'accent davantage sur les dynamiques de pouvoir et de légitimité au sein d'un groupe sociale : « Une communauté de pratique peut être définie comme une négociation collective permanente d'un régime de compétence, qui n'est ni statique ni totalement explicite »¹³ (Eckert et Wenger 2005:593).

Claire Saillard (2002) se demande si une situation de travail plurilingue peut constituer elle-même une communauté linguistique avec des pratiques et des normes différenciées de celles constatées au niveau régional sur la côte est de Taiwan. Elle compare les usages langagiers constatés à un niveau macro-sociolinguistique avec ses propres données recueillies lors d'observations dans un hôpital et un dispensaire et relève des pratiques particulières liées aux rapports sociaux complexes des deux endroits. Cependant, pour Saillard il ne s'agit ni de la combinaison de normes de communautés différentes, ni de la création d'une nouvelle communauté linguistique homogène, mais plutôt des « stratégies de redéfinition des groupes sociaux à l'intérieur du lieu de travail au moyen de la langue » qui montrent l'aspect intentionnel de la formation d'une communauté linguistique. (Saillard 2002:23-4).

¹³ “A community of practice can be defined as an ongoing collective negotiation of a regime of competence, which is neither static nor fully explicit.”

Dans le cas du Hometown Market, quelles sont les communautés concernées ? Les salariées appartiennent soit à la communauté mennonite du comté, soit à une communauté amish locale et partagent des normes sur l'utilisation du *deitsch* et de l'anglais. Cependant, ces normes évoluent avec l'ouverture idéologique des communautés mennonites conservatrices. Certaines revendiquent également des « racines méridionales » (« *southern roots* ») et les normes anglaises régionales qui les accompagnent. Les clients, en revanche, appartiennent en grande partie à la communauté anglophone unilingue dominante (localement). Quelques-uns parlent également le *deitsch* ou une autre langue comme l'espagnol. Il est très difficile de parler d'une seule communauté linguistique ou même de la réunion de deux communautés linguistiques clairement définies dans le magasin. Le discours et les interactions des participants montrent plutôt comment l'appartenance et la légitimité d'une communauté se négocient au travail par l'utilisation de la langue. C'est pourquoi je préfère considérer le personnel du magasin comme une communauté de pratique au sens d'Eckert et Wenger (2005), dans laquelle les référents des termes « nous » et « eux » sont en constante évolution. Dans la section suivante, des exemples tirés du corpus montrent comment les participants définissent et estompent les frontières entre ces « nous » et « eux » grâce à l'émergence de normes et de pratiques langagières communes au travail.

4.2.2. Frontières et transitions

Cette section traite d'exemples de corpus qui montrent la construction et le brouillage des frontières au sein d'une communauté de pratique, à savoir le personnel du Hometown Market. Les réflexions de cette section découlent de l'observation des pronoms que les participants ont utilisés lors des entretiens. Au début de chaque entretien, j'ai interrogé les participants sur leurs antécédents personnels et leur utilisation de la langue. En anglais américain standard, il n'y a pas de distinction de nombre entre les pronoms de la 2^{ème} personne mais il y en a à la 1^{ère} personne. Dans la variété anglaise locale, la forme « *y'all* » /jal/ ou « *you all* » est souvent utilisée comme forme plurielle à la deuxième personne¹⁴. Cependant, le pluriel « *you* » est également très répandu. L'ambiguïté de la forme « *you* » a donné lieu à des échanges

¹⁴ « *Y'all* » peut être interprété comme une forme grammaticale du « *you all* », qui est plus souvent entendue parmi les générations plus âgées. La grammaticalisation phonologique de « *you all* » se fait remarquer par l'accent tonique qui est mis sur « *you* » plutôt que sur « *all* », ce qui le distingue de la phrase nominale non grammaticalisée signifiant « vous tous ». Dans Maynor (1996), cette forme est mise en évidence par le trait d'union : « *you-all* ». « *Y'all* » est fréquemment utilisé en anglais vernaculaire afro-américain ou AAVE et cette forme se répand également parmi les locuteurs non noirs et non originaires du Sud (Tillery et al. 2000).

intéressants avec les participants. Bien que dans mes questions j'aie utilisé un « vous » au singulier, les participants ont souvent répondu par un « nous » au pluriel, comme dans l'exemple suivant :

11)

K : What would you say you speak more of in your daily life?

KA : At home we would speak the Pennsylvania Dutch mostly. At work mostly English probably we do. And then as far as socializing with our community and stuff the majority is probably English but we do talk a lot of Dutch too.

K : De quoi diriez-vous que vous parlez le plus dans votre vie quotidienne ?

KA : Chez nous, nous parlons surtout le Pennsylvania Dutch. Au travail, nous parlons surtout l'anglais. Pour ce qui est de la vie sociale, la majorité des gens parlent anglais, mais nous parlons aussi beaucoup de deitsch.

KA a répondu pour elle-même en répondant pour sa communauté, c'est-à-dire la communauté mennonite du comté de F... . Son utilisation du « nous » peut simplement être due au fait que l'on parle plus souvent avec les autres que tout seul. Cependant, les frontières claires qu'elle établit entre l'utilisation de la langue à la maison, dans le domaine social et professionnel, montrent que l'appartenance à une communauté définit l'utilisation de la langue. Cette idée pourrait être glissée de la manière suivante : *J'appartiens à cette communauté. Ma communauté a ces pratiques dans ces contextes. Logiquement, j'ai les mêmes pratiques.* KA n'était pas la seule à répondre à une question singulière avec un pronom pluriel. NJP a fait de même. À une question destinée à obtenir des informations sur son parcours langagier personnel, elle a répondu de la manière suivante :

12)

K : And did you grow up speaking Deitsch?

NJP : Oh yes that's our primary language at home. When we're at home that's usually what we speak.

K : Et parliez-vous le deitsch pendant votre enfance ?

NJP : Oh oui, c'est notre langue principale à la maison. Quand nous sommes à la maison, c'est généralement ce que nous parlons.

J'ai ensuite demandé à NJP à qui elle faisait référence quand elle disait « nous » et elle m'a parlé de la diversité des groupes anabaptistes. Elle s'est fortement identifiée au terme « mennonite » et a défini l'identité mennonite comme étant avant tout liée à la croyance religieuse :

13)

NJP : As the Anabaptists which would have -- oh a lot of them came from Germany, um, places like that. When I'm talking about the Plain People we would more call them the Anabaptists, which there's a lot of variation from the Amish and within the Amish there's a lot of variation. Then you have the Mennonites which is what we call ourselves. Within the Mennonites we have huge variation as well so it includes a whole scope of people. It's mainly because of our beliefs.

NJP : Comme les anabaptistes qui auraient -- oh beaucoup d'entre eux venaient d'Allemagne, euh, des endroits comme ça. Quand je parle des *Plain People*, nous les appelons plutôt les anabaptistes, qui sont très différents des amish, et au sein des amish, il y a beaucoup de différences. Ensuite, il y a les mennonites, comme nous nous appelons nous-mêmes. Chez les mennonites, il y a également d'énormes variations, ce qui inclut tout un éventail de personnes. C'est principalement à cause de nos croyances.

Si nous prenons ces deux extraits ensemble, il semblerait que, bien que NJP mette l'accent sur la diversité idéologique des groupes anabaptistes, une pratique qui les relie entre eux est le fait de parler en deitsch chez eux. Cela semble correspondre à ce que dit KA. Cependant, lorsque j'ai approfondi la question des pratiques langagières de NJP au travail, une contradiction a semblé apparaître :

14)

NJP: It depends but I do work a lot with the Amish girl. When I work with her we always speak Dutch pretty much when we're back in the deli just cause, well, I don't know. We

always just end up speaking Dutch. But then some of the other girls almost prefer speaking English because that's more what they talk at home. So when they're at work they also speak more English. So then we'll speak English and I'm fine with that too.

NJP : Cela dépend, mais je travaille beaucoup avec la fille amish. Quand je travaille avec elle, nous parlons toujours un peu le deitsch quand nous sommes derrière le comptoir, parce que, eh bien, je ne sais pas. On finit toujours par parler deitsch. Mais certaines autres filles préfèrent presque parler anglais parce que c'est plus ce qu'elles parlent à la maison. Donc quand elles sont au travail, elles parlent aussi plus anglais. Alors nous parlons anglais et ça me va aussi.

Même si de deitsch est la « langue principale des mennonites à la maison » selon NJP, certains de ses collègues le parlent rarement. Celle qui le parle le plus n'est pas mennonite, mais amish, une différence que NJP a soulignée dans le premier extrait. Le jeu des pronoms utilisés pour désigner ses collègues mennonites à qui préfèrent l'anglais est intéressant. NJP passe de « les autre filles » à « elles » et à « nous » – de l'exclusion vers l'observation et enfin à l'inclusion – en l'espace de quelques mots.

Bien que les participants s'identifient à des communautés spécifiques et signalent des frontières claires entre les domaines d'utilisation de l'anglais et du deitsch, les pronoms qu'ils utilisent montrent que la réalité est plus compliquée. Les employées mennonites du magasin comme NJP convergent vers les normes de leurs collègues amish qui, selon elles, parlent plus facilement le deitsch que l'anglais. Il semble que les croyances de NJP sur les communautés auxquelles appartiennent leurs collègues et clients, et les normes langagières de ces communautés, influencent les choix sur les ressources langagières à utiliser au travail, quand et avec qui. GR, qui parle l'espagnol ainsi que le deitsch et l'anglais grâce à un voyage missionnaire de longue durée en Amérique centrale, déclare également tenir compte de ces facteurs lorsqu'elle interagit avec les clients :

15)

GR: There's sometimes Mexicans that come in that I talk Spanish with, not very often. And pretty rarely do I talk Dutch with customers, only if they talk to me first because sometimes you know if I would think they know it and I would talk to them and then they don't that would be kind of...

K: Kind of awkward?

GR: Awkward yes

GR : Il y a parfois des Mexicains qui viennent avec qui je parle espagnol, pas très souvent. Et il est rare que je parle deutsch avec les clients, seulement s'ils me parlent d'abord, parce que parfois, vous savez, si je pensais qu'ils le connaissent et que je leur parlerais et qu'ils ne le savent pas, ce serait un peu...

K : Un peu gênant ?

GR : Gênant oui

Cet extrait est intéressant car il montre comment le deutsch se démêle avec l'appartenance à la communauté religieuse. GR hésite à parler en deutsch avec un client mennonite ou amish (même si elle l'identifie comme un anabaptiste conservateur par d'autres indications telles que les vêtements) au cas où le client ne comprendrait que l'anglais. Le fait d'être censé interagir en deutsch peut faire perdre la face au client. En même temps, GR utilise parfois l'espagnol avec les clients, avec moins d'hésitation. Il est logique de parler espagnol avec un client mexicain, mais avec un client amish ou mennonite, les limites sont floues. Il n'est pas surprenant que GR ait été la participante qui a exprimé ces limites floues, car elle était la seule participante qui ne parlait pas régulièrement en deutsch avec sa famille.

Chacun de ces exemples indique que de nouvelles pratiques émergent parmi les employées mennonites du Hometown Market. Ces pratiques semblent liées à la capacité d'adaptation des jeunes employées mennonites qui préfèrent parler avec leurs clients et leurs collègues dans la langue qu'elles associent à la communauté de chacun (que leur interlocuteur soit capable de parler le deutsch et l'anglais ou non). Si l'appartenance de la personne à la communauté ne peut être établie, GR attendra qu'elle parle en premier ou utilisera l'anglais. En revanche, NJP est « d'accord » avec le fait de parler anglais, même si le deutsch « vient naturellement ». Que nous apprend cette adaptabilité sur la pertinence du terme « communauté de transition » pour ce groupe de personnes en termes de pratiques langagières ?

La littérature actuelle utilise le terme "communauté de transition" (Brown 2019, Qvarnström 2015) pour désigner des groupes comme les Beachy Amish et le MCF qui effectuent une ouverture religieuse et idéologique sur le monde extérieur, souvent

accompagnée d'un passage du deutsch à l'anglais. La situation décrite ci-dessus doit-elle vraiment être qualifiée de « transitionnelle », un terme qui implique un mouvement progressif unidirectionnel ? Il me semble qu'une évolution progressive vers un lieu de travail exclusivement anglais n'est pas inévitable. Le cadre « transitionnelle » d'une progression linéaire de la séparation vers l'intégration, ou du bilinguisme deutsch/anglais vers le monolinguisme anglais peut être une heuristique utile pour appréhender et comparer les idéologies et les pratiques de différents groupes anabaptistes conservateurs. Toutefois, l'étude des pratiques et idéologies individuelles dans leur contexte montre que ces points sont multidimensionnels et que les mécanismes à l'origine du changement sont complexes. C'est pourquoi il peut être plus utile ici d'utiliser le concept des « écotones » que Heller (2002:29) emprunte à l'écologie. Dans ce concept, les gens font des choix et font face à des contraintes dans un lieu de chevauchement entre zones écologiques (en écologie) ou entre visions du monde et ensembles de pratiques (en sciences sociales). Les employés du Hometown Market travaillent dans un lieu où les communautés, les normes et les pratiques langagières se rencontrent. Bien qu'une « transition » vers des pratiques monolingues anglaises sur le lieu de travail ne doive pas être considérée comme inévitable, considérer le magasin comme un « écotone » nous permet d'envisager ce que Brown (2019) appelle une « lutte de pouvoir entre les langues patrimoniales et la langue dominante, l'anglais [...] » dans une communauté de Beachy Amish.

« La lutte de pouvoir entre les langues d'héritage et la langue dominante, l'anglais, a résulté d'une plus grande légitimité et d'un prestige ouvert accordés à la langue dominante, en particulier à la lumière des changements religieux. Comme les Beachys se sont 'ouverts aux influences culturelles et théologiques extérieures plus complètement que les anciens ordres' (Anderson 2011, 364), ils présentent des études de cas uniques en examinant comment l'utilisation de la langue peut changer à mesure qu'un groupe devient plus ouvert »¹⁵ (Brown 2019:20).

Bien qu'un groupe de jeunes collègues de travail qui discutent entre elles et assistent leurs clients ne semblent pas se livrer à une lutte de pouvoir, le magasin est un microcosme de débats idéologiques qui se déroulent dans la communauté au sens large. D'un côté, il y a les collègues

¹⁵ *“The power struggle between heritage languages and the dominant mainstream language, English, resulted from greater legitimacy and overt prestige given to the mainstream language, especially in light of religious change. Since the Beachys have ‘opened themselves to external cultural and theological influences more fully than the Old Orders’ (Anderson 2011, 364), they present unique case studies in looking at how language use can change as a group becomes more open.”*

amish, représentantes du bilinguisme stable « traditionnel » dans lequel le deutsch contribue à maintenir une stricte séparation des non-sectaires. D'autre part, il y a les jeunes femmes comme GR qui représentent une nouvelle vision du monde tournée vers l'extérieur dans laquelle l'anglais devient un outil précieux pour l'ouverture et l'engagement dans une mission chrétienne. Les employés mennonites qui travaillent dans un lieu caractérisé par un chevauchement entre ces visions du monde, ainsi que par une ouverture économique, déplacent leurs pratiques vers un pôle ou l'autre à plusieurs moments de la journée de travail. L'utilisation changeante des pronoms par NJP montre sa capacité à revendiquer les deux visions du monde et à travailler dans les espaces qui les séparent, une négociation délicate de l'identité par l'utilisation de la langue qui lui permet de mener à bien ses tâches sur le lieu de travail.

Si les participantes franchissent les frontières sociales par leurs pratiques communicatives au travail, ils ont également franchi les frontières géographiques pour y parvenir et ont acquis de nouvelles ressources linguistiques en cours de route. La section suivante porte sur la dernière des trois dynamiques liées aux pratiques langagières au travail au Hometown Market : la migration et la mobilité.

4.3. Migration, mobilité et pratiques plurilingues au travail

Dans la section 2.3.1., nous avons résumé certaines des principales dynamiques liées à la migration et à la mobilité qui se jouent au sein des groupes anabaptistes conservateurs. Pour rappel, les schémas migratoires en place depuis le 19^e siècle entraînent des divergences culturelles et dialectales entre les groupes de Pennsylvanie et du Midwest. Au cours des trente dernières années environ, de nouvelles implantations anabaptistes conservatrices se sont établies plus fréquemment dans les États du sud comme le Kentucky et le Missouri, ce qui a entraîné un contact accru avec des variétés régionales d'anglais. En outre, la mobilité temporaire vers d'autres États et à l'étranger, que ce soit pour le tourisme ou pour des missions évangéliques, est de plus en plus fréquente parmi les groupes des catégories « transitionnelle » et « transformationnelle » du schéma de Qvarnström (2015). Cette mobilité temporaire, en particulier lors des voyages missionnaires, nécessite l'utilisation de l'anglais comme langue véhiculaire et permet également aux missionnaires d'acquérir de nouvelles ressources linguistiques. Dans cette section, nous examinerons la manière dont ces dynamiques se déroulent dans le contexte des interactions sur le lieu de travail. La section est organisée en trois parties. Dans la première partie, nous examinons des extraits du corpus qui suggèrent que certains participants vivent une insécurité linguistique. Dans la deuxième partie, nous

examinons de plus près les nouvelles ressources langagières ainsi que la manière dont ces ressources sont intégrées dans les pratiques en magasin. Enfin, dans la troisième partie, nous examinons comment ces fils sont tissés ensemble dans la construction des identités sociolinguistiques.

4.3.1. Prestige et insécurité linguistique

Le deitsch est une langue à *covert prestige* parmi les groupes anabaptistes conservateurs (Brown 2019, Loudon 2016). Elle est bien considérée par les autres membres du groupe ; en effet, parmi les groupes traditionnels, elle maintient un prestige "égal" à celui de l'anglais, la langue dominante aux États-Unis (Louden 2001). Cela étant dit, les exemples tirés du corpus suggèrent que certains participants aux entretiens ressentent une insécurité linguistique en ce qui concerne leurs propres variétés de deitsch. Notion introduite par William Labov dans les années 1960, l'insécurité linguistique est définie ainsi par Michel Francard et al. :

« [...] la prise de conscience, par les locuteurs, d'une distance entre leur idiolecte et une langue qu'ils reconnaissent comme légitime parce qu'elle est dans la classe dominante, ou celle d'autres communautés où l'on parle un français "pur", non abâtardi par les interférences avec un autre idiome, ou encore, celle des locuteurs fictifs détenteurs de LA norme véhiculée par l'institution scolaire » (1993:13).

Si la « langue légitime » de la société américaine est le *Standard American English* (SAE), on pourrait s'attendre à ce que l'insécurité linguistique des locuteurs de deitsch soit l'effet de la reconnaissance des différences entre le deitsch et l'anglais et de la perception de ces différences comme étant défectueuses ou erronées d'une certaine manière. De plus, on pourrait s'attendre à ce que les locuteurs de deitsch du Midwest ou du Sud comparent leur variété linguistique avec celle de la Pennsylvanie. En fait, les participants aux entretiens comparent le deitsch qu'ils parlent au dialecte de Lancaster ou de Pennsylvanie et au deitsch que leurs parents parlent ou ont parlé. Ils comparent également leur deitsch à l'allemand ou au Hochdeutsch utilisé comme langue liturgique par les Amish de l'ancien ordre. Cependant, en comparant le deitsch avec l'anglais, le vocabulaire anglais est considéré comme une intrusion dans le deitsch « pur ». Examinons ces comparaisons plus en détail en analysant des exemples tirés du corpus. Plusieurs participants comparent leur deitsch de façon défavorable avec le dialecte du comté de Lancaster ou de la Pennsylvanie. À la question de savoir qui parle le plus correctement le deitsch, NJP a répondu en riant :

16)

NJP : Oh, our Dutch! Well of course I'd think that way. As far as the Dutch that came over as in its original state and form I'd say probably almost the ones in Pennsylvania. I'm just guessing at that, I don't know but it seems to me like they would probably have more of the original Dutch [...]. We also do speak a lot of English with our Dutch like we'll intermingle. We don't use Dutch words for every word that you say. Like we'd have pumpkin pie at home and we'd just call it pumpkin pie. Well one time Dad informed us that it's actually kaerbse pei and that was new to me. Before that it was just pumpkin and I never knew any of the word for pumpkin so you know we do use a lot of English too, mingled with our German.

K : would you say more than in Pennsylvania, more than in Lancaster?

NJP : There would probably yeah it would probably have more the pure Dutch and not use as many English words as we would.

*NJP : Oh, notre deitsch à nous ! Bien sûr que je pense ainsi. En ce qui concerne le deitsch qui est arrivé dans son état et sa forme d'origine, je dirais probablement presque ceux de la Pennsylvanie. Je ne sais pas, mais il me semble qu'ils auraient probablement plus d'éléments de du deitsch d'origine [...]. Nous parlons aussi beaucoup d'anglais avec notre deitsch, c'est à dire nous les mélangeons. Nous n'utilisons pas de mots deitsch pour chaque mot que vous dites. Par exemple, quand on mangeait une tarte à la citrouille à la maison on l'appelait tout simplement *pumpkin pie*. Une fois, papa nous a dit que c'était en fait *kaerbse pei* et c'était nouveau pour moi. Avant, c'était juste *pumpkin* et je ne connaissais pas le mot deitsch pour « citrouille », donc vous voyez que nous utilisons beaucoup d'anglais aussi, mélangé à notre allemand.*

K : diriez-vous que c'est plus le cas qu'en Pennsylvanie, qu'à Lancaster ?

NJP : Oui, il y aurait probablement plus de deitsch pur et ils n'utiliseraient pas autant de mots anglais que nous le ferions.

Dans cet extrait d'interview produit lors de la tâche de dessin sur une carte, NJP qualifie le dialecte de Pennsylvanie d' « original » et de « pur », en partie parce qu'il a dû « venir » de l'Europe ainsi. Dans cette optique, la géographie et les variations sont directement liées : plus on s'éloigne de la Pennsylvanie, plus on s'éloigne de la langue deitsch « pure ». Elle affirme également que les locuteurs de Pennsylvanie ne « mélangent » pas leur deitsch avec l'anglais autant qu'elle le fait. Elle raconte que son père a un jour appris à la famille le mot deitsch pour désigner la citrouille, bien que la famille utilise généralement le mot anglais. (La tarte à la citrouille étant un plat traditionnel américain généralement apprécié pendant les jours de fête en automne et hiver, il n'est pas surprenant que le nom anglais soit employé plutôt qu'un nom d'origine allemande). KA dit aussi que sa communauté utilise plus de mots anglais que les locuteurs du deitsch de Pennsylvanie. Elle décrit la variété de Pennsylvanie comme étant plus « exacte », « plus correcte » et « plus réelle ».

17)

KA : Yeah I'm guessing theirs would be more of the proper or the-- like ours has kind of lost some and has substituted English words so probably they would do the more correct or more real Pennsylvania Dutch.

KA : Oui, je suppose que le leur serait plus correct ou le - comme le nôtre en a perdu un peu et a substitué des mots anglais, donc ils feraient probablement le *Pennsylvania Dutch* le plus exact ou plus réel.

Quand j'ai demandé à KA qui, selon elle, utilisait le plus d'anglais dans leur deitsch, elle a répondu que c'était probablement les gens du Kentucky. Elle a dit que même les anglophones monolingues pouvaient comprendre le deitsch du Kentucky :

18)

KA : [I]f a person in town would overhear a conversation I'm having with someone else in Dutch and they would be listening they could get the drift because of the English words that we mix in.

KA : Si une personne en ville entendait une conversation que je menais avec quelqu'un d'autre en deitsch et qu'elle écoutait, elle pourrait en comprendre le sens grâce aux mots anglais que nous ajoutons.

Seul LE, qui est né dans le nord et a déménagé dans le Kentucky avec ses parents lorsqu'il était jeune, revendique le dialecte de Pennsylvanie comme étant le sien. Il est intéressant de noter que dans son interview, il a minimisé les différences entre les régions :

19)

LE : There's a difference between Kentucky, Pennsylvania and Ohio. And so I'd be a Pennsylvania, more of a Pennsylvania accent. Got a girl in here that was raised in Kentucky, so there's no, there's not-- we can understand each other perfectly but there's a little twang on some stuff.

K : A southern twang?

LE : No, not necessarily. It just goes with Ohio, Pennsylvania and there's just a few little differences.

LE : Il y a une différence entre le Kentucky, la Pennsylvanie et l'Ohio. Et donc je serais plutôt Pennsylvanien, avec un accent de Pennsylvanie. Il y a une fille ici qui a été élevée dans le Kentucky, donc il n'y a pas, il n'y a pas - nous pouvons nous comprendre parfaitement mais il y a un petit twang sur certains trucs.

K : Un twang du sud ?

LE : Non, pas nécessairement. Cela va juste avec l'Ohio, la Pennsylvanie et il y a juste quelques petites différences.

En même temps, LE utilise un des mêmes adjectifs que KA pour décrire le dialecte de Pennsylvanie : « [...] le *vrai Pennsylvania Dutch* dans le comté de Lancaster en Pennsylvanie. » Il est intéressant de noter que LE, déjà en position de pouvoir au magasin en tant que propriétaire et directeur, se perçoit également comme un locuteur du « vrai » deitsch, ce qui peut donner plus de crédit à ses propos lorsqu'il parle le deitsch avec les employées. Les employées, en revanche, déclarent ne parler que rarement ou jamais le deitsch avec LE, car selon KA, « c'est différent de ce qu'est le nôtre ». KA compare également le deitsch avec l'allemand, en particulier le *Hochdeutsch* utilisé principalement par les amish du vieil ordre comme langue liturgique. Le fait de vivre si près des communautés amish du vieil ordre et de travailler aux côtés des amish a donné lieu aux réflexions suivantes de KA :

20)

KA : They [KA's former Amish coworkers] would have grown up with German in church like their church sermons and everything would be in-- they would know German, the real German. [...] I think they put more German words into their Dutch than what we would. [...] I think Pennsylvania Dutch is such, there's such a large variety because it comes from German but it's not it's not German actually.

KA : Ils [les anciens collègues amish de KA] auraient grandi avec l'allemand à l'église comme leurs sermons et tout serait en... ils connaîtraient l'allemand, le vrai allemand. [...] Je pense qu'ils mettent plus de mots allemands dans leur deitsch que nous ne faisons. (...) Je pense que le *Pennsylvania Dutch* est tel, il y a une telle variété parce qu'il vient de l'allemand, mais ce n'est pas vraiment de l'allemand.

On pourrait dire que les extraits de l'interview de KA montrent une sorte de double insécurité linguistique. Elle note la différence entre sa propre variété de deitsch et le « vrai » deitsch, le deitsch « correct » ou « exact », mais aussi entre le deitsch et le « vrai allemand ». En général, à travers les exemples de cette section, nous voyons des preuves d'insécurité linguistique en ce qui concerne les variétés de deitsch du Midwest des participants par rapport aux deitsch et *Hochdeutsch* de leurs voisins amish, ainsi que le deitsch parlé plus au nord en Pennsylvanie. Dans la section suivante, nous ajouterons une autre couche à cette analyse en examinant les nouvelles ressources langagières que les participants ont acquises grâce à la mobilité et à la migration.

4.3.2. Nouvelles ressources langagières

En plus d'entraîner des divergences dialectales au sein du deitsch, la migration et la mobilité ont également permis l'introduction de nouvelles formes et ressources langagières parmi les communautés anabaptistes conservatrices, notamment par le biais de contacts avec des variétés régionales d'anglais américain et de voyages missionnaires à l'étranger. Ces nouvelles ressources ne font pas seulement partie des répertoires individuels, elles acquièrent également une signification sociale. C'est le cas du Hometown Market.

GR et NJP m'ont toutes deux parlé de leurs expériences lors de voyages missionnaires à l'étranger. GR avait passé quatre ans en Amérique centrale avec ses parents et ses sœurs. L'église avait mis en place une mission religieuse au Honduras, comprenant une clinique de santé. GR dit de cette mission à long terme : « Nous étions là pour aider les gens. Nous voulions

leur apprendre des choses sur Dieu et ensuite être là pour les instruire davantage »¹⁶. Pendant les quatre années, GR a appris l'espagnol afin de mieux mener à bien cette mission. Un membre de la famille de GR qui travaillait au magasin a également appris l'espagnol pendant cette période. NJP, d'autre part, a passé seulement un mois en Ukraine pour une mission à but spirituel et agricole. Bien que la communication avec la population locale ait été assurée par un interprète de langue anglaise, NJP m'a dit que le groupe avec lequel elle voyageait a appris des hymnes en langue ukrainienne et a ramené cette musique au Kentucky. Ces nouvelles ressources sont-elles utilisées dans le magasin ? Quelle est leur place dans le réseau dynamique des idéologies langagières partagées ?

Commençons par la place de l'espagnol. Nous avons déjà vu dans les sections précédentes que GR parle parfois espagnol dans le magasin avec les clients. Bien qu'il y ait un certain nombre d'hispanophones qui vivent et travaillent dans la région, la plupart des résidents ne parlent que l'anglais. De plus, le programme d'études secondaires de Kentucky ne requiert que deux semestres d'étude de base de la langue vivante et l'anglais domine dans l'espace public. Paradoxalement peut-être, les ressources langagières que GR ne pouvait acquérir qu'à l'étranger lui permettent maintenant de converser avec ses clients au Kentucky. Alors que GR m'a parlé de façon très concrète de l'apprentissage et de la pratique de l'espagnol, NJP était plus animée lorsqu'elle parlait des compétences linguistiques de son collègue. Elle m'a encouragé à parler avec ses collègues qui connaissent l'espagnol. Elle a également comparé le deutsch à l'espagnol, en disant :

21)

NJP : I've heard that the Dutsch and the Spanish are actually a lot alike as far as the verb and the noun tense, where they come in the sentence like in English it would be say, we would say like "The dog ran up the hill." In Dutch we would say, "Der Hund hot nooch die Hiwwel gschrpunge"¹⁷ and that would put the verb at the end of the sentence. Often in Spanish it would follow the same pattern as far as where the action is in the sentence and where the noun is, which is interesting to me.

¹⁶ "We were there to help the people. We wanted to teach them about God and then be there to instruct them further."

¹⁷ /de: hɔnd hat nux di hiwəl ɡʃpɪɔŋə/

NJP : J'ai entendu dire que le deitsch et l'espagnol se ressemblent beaucoup en ce qui concerne le verbe et le nom, où ils entrent dans la phrase comme en anglais on dirait, on dirait genre « Le chien a monté la colline en courant ». En deitsch, nous dirions « *Der Hund hot nooch die Hiwwel gschrpunge* » et cela mettrait le verbe à la fin de la phrase. Souvent, en espagnol, la phrase suivrait le même schéma jusqu'à l'endroit où l'action se trouve dans la phrase et où se trouve le nom, ce qui est intéressant pour moi.

Dans cette comparaison, NJP utilise des exemples contrastés en anglais et en deitsch pour illustrer une similarité structurelle entre le deitsch et l'espagnol. Bien que l'exemple qu'elle a fourni, s'il était traduit en espagnol, n'illustrerait pas le point qu'elle tente de faire valoir, elle ne se trompe pas dans son affirmation. L'ordre typique des termes dans une simple phrase déclarative en espagnol est sujet-verbe-objet, comme en anglais, mais une proforme dans le rôle de l'objet sera placée entre le sujet et le verbe, comme en français (voir la différence syntaxique entre « Elle ouvert la porte » et « Elle l'a ouverte »). NJP n'utilise pas la terminologie de la même manière qu'un syntacticien qualifié pourrait le faire, mais ses mots montrent une compréhension des similitudes et des différences structurelles entre l'anglais et le deitsch, langues qu'elle parle quotidiennement, et l'espagnol, une langue qu'elle ne parle pas mais qu'elle entend parfois (et dont elle entend parler) au travail. Bien entendu, l'anglais présente également un certain nombre de similitudes syntaxiques avec le deitsch et l'espagnol. Alors pourquoi NJP choisirait-elle cet exemple en particulier ? L'une des raisons pourrait être que l'ordre des mots est très important sur le plan social dans les communautés deitschophones. Louden (2001) observe que les différences linguistiques facilement reconnaissables, comme l'ordre des mots, ont plus de chances d'être préservées dans les situations de contact entre le deitsch et l'anglais, car elles sont des marqueurs de séparation socialement saillants. Cet extrait est intéressant car l'ordre des mots devient non seulement un marqueur de séparation entre le deitsch et l'anglais mais aussi un marqueur de similarité entre l'espagnol et le deitsch. Nous avons vu dans la section précédente qu'il existe des éléments de l'insécurité linguistique chez les participants en ce qui concerne le deitsch par rapport à l'allemand, le deitsch par rapport à l'anglais et leurs variétés régionales de deitsch par rapport à celle du comté de Lancaster en Pennsylvanie. La comparaison du deitsch à l'espagnol à partir d'un aspect structurel très saillant sur le plan social, pourrait-elle être un moyen d'affirmer la légitimité du deitsch en tant que « vraie » langue ?

Peu après cet entretien, NJP est partie sur une mission dans la campagne ukrainienne. Je lui ai ensuite parlé brièvement de son expérience. La communication en Ukraine a été

assurée par un interprète de langue anglaise. Cependant, la congrégation ukrainienne locale a enseigné au groupe américain quelques hymnes ukrainiens, qu'ils ont ramenés au Kentucky. NJP a dit qu'elle avait entendu dire que la langue ukrainienne était « l'une des plus difficiles au monde » et qu'elle avait apprécié d'apprendre et de chanter les nouveaux chants. Compte tenu de l'emplacement du magasin, il est peu probable que NJP utilise un jour les ressources langagières qu'elle a acquises en Ukraine pour aider un client. Néanmoins, NJP, GR et leurs collègues discutent entre eux de leurs séjours à l'étranger pendant la journée de travail, notamment des langues qu'ils y ont parlées, entendues ou apprises. C'est une façon peut-être inattendue de faire circuler les ressources langagières et les idéologies au travail.

En plus des nouvelles ressources acquises lors des voyages missionnaires à l'étranger, la mobilité a également contribué au contact de langues plus proche de la maison. Dans le cas du Hometown Market, il s'agit du contact entre différentes variétés d'anglais, comme l'indique cet extrait de mon entrevue avec NJP :

22)

K : How would you describe your own way of talking?

NJP : Well to me it's more of a southern twist, but I also see like it's a lot... The older people like they'll come in here and they'll talk southern and I can almost feel it in myself. I'll just start talking a little more southern myself. It'll rub off on me that fast and I'm just like we can't lose this southern. I'm afraid the younger generation, you know, might not talk quite as southern as the older folks do but um yeah I love that we have a little bit more of a southern twist to our...

K : What makes something southern?

N : I have a older friend that she often gets teased about "You're so southern."

K : Oh yeah? Why?

N : Well even the way she says numbers instead of seven it'll be s- how is it now? "Seven" ['sæ,vən]. I wish I could... or "five" [faɪv], it's more just like "five" [fa:v].

K : Well yeah.

N : And well she often says "y'all." [jəl]

K : Of course

N : But yeah she gets teased a lot about "aw she's so southern"

K : So she'll just be speaking Dutch and she'll say "y'all"?

N : No, this is an older English friend, what we would call the English.

K : Comment décririez-vous votre propre façon de parler ?

NJP : Eh bien, pour moi, c'est plutôt une tournure méridionale, mais je vois aussi que c'est beaucoup... Les personnes âgées, elles viennent ici et elles parlent dans leur accent du sud et je peux presque le sentir en moi. Je commence alors à parler un peu plus « sud » moi-même. Ça déteint sur moi aussi vite et je me dis qu'on ne peut pas perdre cet accent du sud. J'ai peur que la jeune génération, vous savez, ne parle pas aussi méridional que les personnes plus âgées, mais euh oui, j'aime le fait que nous ayons un peu plus de méridional dans notre...

K : Qu'est-ce qui fait que quelque chose est méridional ?

N : J'ai une amie plus âgée dont on se moque souvent en lui disant « C'est sûr que tu viens du sud ».

K : Ah oui ? Pourquoi ?

N : Même la façon dont elle dit les chiffres au lieu de *seven*, ce sera s- comment c'est maintenant ? « *seven* » [*'sæ,vən*]. J'aimerais pouvoir... ou « *five* » [*fayv*], c'est plus juste comme « *five* » [*fa:v*].

K : Eh bien, oui.

N : Et bien elle dit souvent « *y'all* ». [*jəl*]

K : Bien sûr

N : Mais oui, elle se fait souvent taquiner comme quoi « ouais elle est tellement sudiste ».

K : Donc elle est en train de parler en deutsch et elle dit « *y'all* » ?

N : Non, c'est une amie anglaise plus âgée, ce que nous appellerions les Anglais.

Beaucoup de choses se passent dans cet extrait. Tout d'abord, NJP décrit son propre accent comme « une tournure méridionale » avant de le comparer à celui des membres plus âgés de la communauté « anglaise » qui font leurs courses au magasin. Elle décrit une attitude positive envers le fait de « parler méridional » et la crainte que les jeunes ne « perdent » cette façon de parler (une crainte qui ressemble beaucoup à celle qu'elle a exprimée à propos du deutsch). Ensuite, NJP me parle de son amie « anglaise » dont on se moque parce qu'elle parle anglais d'une manière typique de la région. NJP tente d'imiter un certain nombre de marqueurs saillants de cette variété régionale de l'anglais, notamment la monophthongisation de la /ai/ diphtong en /a:/ et la forme plurielle à la deuxième personne « *y'all* » déjà décrite. Bien que NJP exprime une attitude positive envers ces caractéristiques linguistiques et un désir de les maîtriser (« J'aimerais pouvoir [...] »), elle reconnaît également que son ami se fait taquiner à

cause de son emploi de ces formes. Ce genre d'attitude est typique d'une variété linguistique au *covert prestige* et il est intéressant d'établir des parallèles entre la situation de l'anglais américain méridional et celle du *deitsch* dans l'imaginaire américaine.

Nous examinerons plus en détail l'exemple 22 au point 4.3.3. Pour l'instant, et en guise de conclusion à cette section, je voudrais souligner les nombreuses sources de nouvelles ressources langagières qui sont apprises et utilisées dans ce lieu apparemment isolé. À mon avis, davantage d'études sur les pratiques langagières des communautés anabaptistes dites « transitionnelles » devraient reconnaître les divers répertoires linguistiques que leurs membres sont en train de développer. La place culturelle du *deitsch* dans beaucoup de communautés change, voire diminue, mais les répertoires langagiers des individus deviennent souvent plus complexes et variés et cette tendance devrait être prise en compte dans la recherche. Dans la section suivante, nous examinerons comment les dynamiques sociolinguistiques liées à la mobilité que nous avons décrites -- le prestige et l'intégration de nouvelles ressources - sont liées à la négociation d'identités sociolinguistiques plurilingues au Hometown Market.

4.3.3. Négociation d'identités sociolinguistiques au travail

Comme nous l'avons vu, l'emplacement du magasin et la mobilité des employés entraînent des contacts de langues, ce qui a un effet sur l'équilibre de prestige des différentes variétés. Certains participants décrivent des formes d'insécurité linguistique en ce qui concerne les variétés de deutsch ou même de l'anglais américain méridional, tout en attribuant un *covert prestige* à ces variétés. En outre, les ressources linguistiques des missions chrétiennes à l'étranger prennent différentes valeurs dans ce contexte. Comment ces fils se tissent dans la construction et la négociation des identités sociolinguistiques ?

Brown (2019:20) définit l'identité sociolinguistique comme « les aspects de l'identité qui se recoupent avec la langue – ils contiennent les attitudes envers la langue et les idéologies sur la langue comme moyen de négociation des identités d'un individu ou d'un groupe »¹⁸. Il cite Bucholtz et Hall (2010:18) qui définissent l'identité comme « le positionnement social de soi et des autres »¹⁹, ce qui signifie que l'identité est dynamique, discursive, complexe et soumise à des pressions extérieures (Brown 2019:20). Ces définitions s'alignent quelque peu sur le cadre critique de Heller (2002) dans lequel le positionnement dynamique de *soi* et des *autres* par le biais de la langue est à la fois un objet d'enquête et un processus qui inclut le chercheur, et qui doit donc faire l'objet d'une réflexion critique sur les relations de pouvoir qu'il implique.

Les nouvelles ressources langagières rendues accessibles par la migration et la mobilité au sein de cette communauté mennonite sont utilisées pour ce type de positionnement entre les acteurs sociaux du Hometown Market. Les représentations sur les caractéristiques régionales (nord vs sud) se croisent avec la langue jusqu'au point que les participants assimilent la géographie et la langue dans leurs discours. L'exemple le plus flagrant de ce phénomène est tiré de mon entretien avec LE, qui a déclaré : « Mes parents venaient de *Pennsylvania Dutch*, donc ça, c'est chez moi. »²⁰ Dans cet énoncé, « chez moi » est défini sur trois volets : géographique, langagier et généalogique. Grâce à sa forte identification avec la plus prestigieuse variété du deutsch ainsi qu'avec ses origines géographiques et historiques, LE se positionne différemment de ses employés. Son identification à la plus prestigieuse forme de deutsch va de pair avec sa légitimité en tant que propriétaire et gérant du magasin. Contrairement à LE, NJP s'identifie comme méridionale. Elle dit :

¹⁸ “those aspects of identity that intersect with language -- they contain the attitudes toward language and the ideologies about language as a means for the negotiation of an individual’s or group’s identities.”

¹⁹ “the social positioning of self and other”

²⁰ “My parents were from Pennsylvania Dutch so that’s home.”

23)

NJP : I was born in Southwestern Kentucky and when I was four years old my family moved here and we've been here the rest of our lives. [...] I have my roots here pretty much.

NJP : Je suis née dans le sud-ouest du Kentucky et quand j'avais quatre ans, ma famille a déménagé ici et nous sommes restés ici toute notre vie. [...] J'ai plus ou moins mes racines ici.

Mark Loudon (2001 : 42) écrit que « le besoin sociolinguistique de deux langues, reflet de leur double identité sociale en tant que Nord-Américains et sectaires anabaptistes, est inhérent à la situation sociolinguistique des sectaires du vieil ordre »²¹. En tant que membre d'un groupe « transitionnel », et non d'un groupe du vieil ordre, NJP semble négocier cette dualité d'une manière originale, notamment en ce qui concerne la partie « nord-américaine » de cette double identité. Lorsqu'elle insiste sur le fait que ses « racines » sont dans le sud, cette identité « nord-américaine » devient plus spécifiquement méridionale. Dans cette optique, adapter son accent à celui de ses clients n'est pas seulement une technique de vente, mais quelque chose qui met en valeur ses racines méridionales et l'identifie aux monolingues anglophones du sud. La question de savoir si ce positionnement est accepté (un anglophone unilingue du sud accepterait-il les « racines » méridionales de NJP ?) sort du cadre de ce mémoire. Cependant, si nous examinons de plus près l'extrait 22) que nous avons vu dans la section précédente, nous pouvons voir comment un tel positionnement pourrait être revendiqué, contesté et négocié dans le discours.

Dans la section précédente, nous avons vu que les propos de NJP montraient une attitude positive envers la variété régionale de l'anglais, une connaissance des formes saillantes de cette variété, mais aussi une reconnaissance de la minoration de cette variété par rapport à l'anglais américain standard. Son utilisation des pronoms montre la complexité de son identification en tant que méridionale par l'utilisation de la langue. Elle fait d'abord référence aux « personnes âgées », qui rassemblent aux « *NORMS* » : « elles parlent méridional » de la manière la plus authentique selon elle. Ensuite elle dit « je commence alors à parler un peu plus méridional moi-même ». Dans les déclarations suivantes, elle exprime sa conviction que « nous ne pouvons

²¹ “[i]nherent to the sociolinguistic situation of Old Order sectarians is the sociolinguistic need for both languages, a reflection of their dual social identity, as both North Americans and Anabaptist sectarians.”

pas perdre cet accent » et son appréciation du fait que « nous avons [...] une tournure méridionale ». Ce passage du « ils » au « je » et au « nous » montre l'aspect discursif de l'identité ainsi que sa nature dynamique. Plus loin dans l'extrait, NJP montre sa propre insécurité par rapport à son accent « méridional » en exprimant sa frustration face à son incapacité à imiter certains sons associés à la variété régionale de l'anglais. Pour NJP, « parler méridional » est une situation sans alternative satisfaisante : son amie qui « parle méridional » est taquinée pour son accent, tandis que NJP, qui ne parle pas comme elle, est incapable d'indexer son identité méridionale dans son discours.

Lorsque je regarde d'un œil critique la transcription de cet extrait, je peux réfléchir à ma prise de position par rapport à NJP par le biais de la langue. Mes réactions et questions dans cet extrait montrent une auto-identification claire avec la variété régionale et avec *southernness*. En réagissant ainsi j'ai contesté sans vouloir la revendication de NJP à cette identité. Comme NJP, je considère que j'ai des « racines » dans le sud des États-Unis, qui sont liées à ma façon de parler l'anglais. Cependant, je ne parle pas le deitsch. Si l'on se réfère aux interviews, je pense que je me suis trop concentrée sur les pratiques et les représentations du deitsch, parfois au détriment des questions portant spécifiquement sur l'anglais. Par exemple, dans cet extrait, j'ai interrogé NJP sur sa propre façon de parler, mais sans préciser dans quelle langue. Bien qu'à la lecture de la transcription, il est clair que NJP parle de la façon dont elle et d'autres personnes parlent en anglais, je me suis quand même concentré sur le deitsch. Cela a conduit à un malentendu de ma part qui a nécessité la question de clarification à la fin de l'extrait : (« *So she'll just be speaking Dutch and she'll say 'y'all' ?* »). En même temps, la façon dont j'ai répondu aux traits saillants de l'anglais du sud des États-Unis que le NJP a mentionnés -- en disant « *well yeah* » et « *of course* » à la monophthongization de /aɪ/ dans « *five* » et à « *y'all* » -- montre une forte identification de ma part avec ces formes. En affirmant ainsi ma « sudicité », j'ai fini par rejeter celle de NJP. Mes réactions aux mots de NJP, censées être une affirmation de « sudicité », s'inscrivent dans l'idéologie linguistique selon laquelle la capacité de produire certaines formes langagières serait un prérequis pour revendiquer une identité méridionale. Comme l'écrit Heller (2014 : 47) dans son article sur J.J. Gumperz et la justice sociale, « les origines des frontières de groupe ne sont pas simplement une question de distance sociale ; elles organisent également l'inégalité ». Par mes réactions au NJP, je me suis positionnée sur un pied d'inégalité avec elle en tant que « *southerner* ».

En ce qui concerne les accents régionaux, LE et NJP revendiquent donc des identités de différentes manières. LE est le seul à revendiquer la plus prestigieuse variété de deitsch, qui est idéologiquement liée à une identité nordique et à une mentalité d'entreprise. Cela contribue à

légitimer à la fois sa position dans la hiérarchie du travail et sa politique *English-only*. D'autre part, NJP revendique une identité méridionale qui peut s'exprimer à travers une variété régionale d'anglais. Cela l'aide à établir des relations avec les clients et à s'identifier à ses amis « anglais », mais elle n'est pas à l'abri de l'insécurité linguistique. Si, dans les communautés anabaptistes conservatrices, un shift vers l'anglais accompagne une ouverture progressive sur le monde, la migration vers le sud nous fait nous poser la question « quel monde ? ». Si NJP réussit à parler de la manière qu'elle souhaite, elle peut être acceptée par ses clients, voisins et amis monolingues, mais elle risque aussi d'être minorée et de subir les mêmes stéréotypes négatifs auxquels ils font face.

L'autre face de la « double identité sociale » décrite par Loudon est celle de sectaire anabaptiste. Cette partie de l'identité des participants est également négociée de façon nouvelle dans le magasin. Alors que traditionnellement, le deitsch est associé à l'identité sectaire anabaptiste, dans mes entretiens, il était associé à la connaissance de toute langue non anglaise. Dans cet environnement largement monolingue, parler une langue autre que l'anglais est une séparation de la norme et un point de fierté pour des participants comme NJP, qui déclare : « J'aime pouvoir parler deux langues »²². Cela peut sembler paradoxal. En tant que membres d'un groupe anabaptiste ouvert sur le monde qui participent à des missions à l'étranger, les interviewées sont différents de leurs voisins unilingues précisément en raison de leurs efforts pour communiquer avec le monde au-delà du Kentucky. Apprendre l'espagnol, par exemple, devient une forme de séparation par l'ouverture. En tant que marqueurs de la foi, les langues locales des missions prennent une partie du rôle traditionnel du deitsch lorsqu'elles sont « ramenées à la maison » par des personnes comme GR, qui parlent rarement le deitsch. Cependant, elles sont également les marqueurs d'une rupture avec la tradition et d'une « identité ethnoreligieuse » changeante parmi les groupes qualifiés de transitoires, comme l'explique Brown (2019 : 24) :

« L'une des plus grandes différences entre le Vieil Ordre et le Beachy est l'orientation 'explicitement évangélique' de la *Beachy fellowship* (Johnson-Weiner 2001, 246-47). Une orientation religieuse qui va plus vers l'extérieur, comprenant l'évangélisation et le travail missionnaire, apparaît comme une marque de leur identité religieuse dans la Big Valley. [...] Une telle ouverture s'écarte d'une identité ethnoreligieuse sectaire exclusive. »²³

²² “I love it that I can speak two languages.”

²³ “[O]ne of the greatest differences between the Old Order and the Beachy is the more “explicitly evangelistic” orientation of the Beachy fellowship (Johnson-Weiner 2001, 246-47). A more outward religious orientation,

En effet, la connaissance de l'espagnol de GR rend le magasin plus accueillant, voire plus ouvert, pour les résidents hispanophones du comté de F que de nombreuses autres entreprises locales. Les deux côtés de la « double identité » décrite par Loudon évoluent ici et les nouvelles ressources langagières acquises grâce à la mobilité sont utilisées pour revendiquer, représenter et contester ces identités.

4.4. Résumé du chapitre

Dans ce chapitre, nous avons analysé le corpus recueilli lors du travail de terrain, en particulier les extraits d'entretiens, afin d'identifier et d'interpréter les liens qui peuvent exister entre les dynamiques sociolinguistiques à grande échelle (économique, idéologique et géographique) présentes dans les sociétés anabaptistes et la mobilisation à petite échelle des ressources plurilingues au Hometown Market. Tout d'abord, nous avons vu que les dynamiques économiques, telles que le nombre croissant de femmes travaillant hors du foyer, sont souvent citées comme contribuant au passage (ou à la crainte d'un passage) du deutsch vers l'anglais dans les communautés anabaptistes conservatrices. Cependant, dans le cas du Hometown Market, cette « menace de la boîte à lunch » semble moins probable parce que les femmes ont tendance à y travailler pendant de courtes périodes avant de partir fonder une famille ; parce que les participants perçoivent le deutsch comme la langue du domaine domestique ; et parce que le deutsch a toujours un rôle dans le magasin. Le rôle du deutsch au Hometown Market consiste notamment à maintenir et à cimenter les relations personnelles entre les employées de statut similaire et à sauver la face lors de situations éventuellement conflictuelles avec les clients. De ce fait, d'autres facteurs tels que l'évolution de l'identité ethnoreligieuse et la mobilité semblent avoir plus d'importance dans un passage progressif du deutsch vers l'anglais dans cette communauté.

Ensuite, nous avons examiné comment les changements dans l'idéologie religieuse se croisent avec des idéologies et les pratiques langagières sur ce lieu de travail. Pour ce faire, nous avons d'abord discuté du concept de communauté linguistique. Au Hometown Market, il ne s'agit pas d'un contact entre des communautés linguistiques clairement définies et homogènes ayant une relation directe et individuelle avec la croyance religieuse. L'analyse des stratégies discursives telles que l'utilisation des pronoms par les participants aux entretiens montre plutôt comment les acteurs sociaux définissent les frontières entre les communautés et

including evangelism and mission work, emerges as a hallmark of their religious identity in Big Valley. [...] Such outreach diverges from an exclusive sectarian ethnoreligious identity.”

négociant qui peut légitimement prétendre en faire partie. Ces frontières perçues entre les communautés ethnoreligieuses influencent le choix de la langue des participants qui convergent ou divergent de la norme qu'ils associent à ces communautés. Les jeunes employées mennonites avec lesquelles j'ai parlé avaient tendance à converger, parlant en deitsch avec leurs collègues amish plus conservatrices, en anglais avec leurs clients anglophones et même en espagnol avec les clients hispanophones occasionnels. Cependant, ces frontières étaient floues lorsque des personnes visiblement mennonites ou amish entraient dans le magasin. Les participants ont choisi d'utiliser l'anglais en premier, signe que l'appartenance religieuse et l'utilisation du deitsch sont moins étroitement liées que parmi les groupes du vieil ordre. Bien que cette dissociation soit une caractéristique des communautés dites « transitionnelles », ce terme implique un changement unidirectionnel et progressif. Je trouve que le terme « écotone » (Heller 2002) tient compte de façon plus satisfaisante la complexité des pratiques développées par les acteurs réels dans le cadre de contraintes réelles, du moins au Hometown Market.

Troisièmement et enfin, nous avons examiné les liens entre les dynamiques géographiques à grande échelle et l'identité sociolinguistique. Nous avons constaté des signes d'insécurité linguistique chez les jeunes participantes en ce qui concerne leurs variétés Deitsch non standard, tandis que LE était le seul participant à revendiquer la variété plus prestigieuse de Pennsylvanie comme étant la sienne. De nouvelles ressources linguistiques sont acquises par le contact avec la variété anglaise régionale et par les missions chrétiennes à l'étranger. Des représentations et des idéologies se forment autour de ces nouvelles ressources et certaines d'entre elles jouent un rôle dans le magasin. Nous avons vu que le fait de parler, d'imiter ou d'utiliser les nouvelles ressources à l'œuvre conduit à un « positionnement de soi et de l'autre » (Heller 2002) dynamique et discursif à travers la formation, la négociation et la contestation des identités sociolinguistiques. Le chercheur n'est pas exempt de ces processus et nous avons porté un regard critique sur mon propre positionnement, notamment lors de l'entretien avec NJP. En analysant et en interprétant certaines parties du corpus, nous avons vu comment des jeunes comme NJP et GR, qui ont des « racines » géographiques différentes et une plus grande mobilité que la génération de leurs parents, incorporent ces ressources dans leurs répertoires et remodelent la « double identité sociolinguistique » décrite par Loudon (2001).

5. Conclusion

Le but de ce projet sociolinguistique était d'identifier les liens qui peuvent exister entre les changements à grande échelle qui se produisent dans les sociétés anabaptistes conservatrices et les pratiques et idéologies à petite échelle dans un magasin au Kentucky. À cette fin, des méthodes ethnographiques comprenant l'observation participante et des entretiens ont été utilisées. Les données ethnographiques sont limitées en grande partie à cause d'une rupture des communications avec les participants à l'étude. Cependant nous avons décrit cet épisode très parlant et essayé d'en tirer des leçons méthodologiques. Dans ces pages, j'espère avoir fait preuve d'une réflexion critique sur le processus de recherche qui a conduit à la création de ce document, notamment sur la manière dont ma propre identité et mes attitudes ont pu influencer sur la façon dont les participants et moi-même avons interagi et interprété les paroles et les actions de chacun. Le corpus qui en résulte est imparfait et incomplet mais comporte néanmoins des éléments pertinents à la question de recherche. S'il peut être surprenant de considérer le Hometown Market, une épicerie dans une petite commune rurale du Kentucky, comme un microcosme de contact des langues, le corpus présenté et interprété dans ce mémoire montre non seulement que le contact a lieu, mais que les personnes qui y travaillent créent de nouvelles pratiques, forment de nouvelles représentations sociolinguistiques à travers le discours et renégocient des identités sociolinguistiques qui légitiment leurs expériences en tant que femmes mennonites du sud des États-Unis, mobiles sur le plan international et idéologiquement ouvertes.

Je considère ce mémoire un « premier regard » (Downing 2019) au croisement de certaines de ces dynamiques sociolinguistiques dans les communautés anabaptistes récemment installées au Kentucky. La situation décrite ici défie les tentatives d'utiliser des dualités simples comme « séparé / intégré », « conservateur / progressiste », « monolingue / bilingue ». Au contraire, le concept d'écotones et la reconnaissance des relations de pouvoir contribuent à nuancer ce qui se passe dans les espaces entre ces étiquettes. Dans cette optique, la « menace de la boîte à lunch » est loin d'être la seule question sociolinguistique à examiner sur un lieu de travail anabaptiste sectaire. Bien que l'on ait beaucoup écrit sur la perte ou la disparition éventuelle du deitsch au sein des « communautés transitionnelle », j'espère que les futures études sur les dynamiques sociolinguistiques dans les communautés anabaptistes en cours de changement tiendront compte de la complexité des répertoires linguistiques élaborés par les jeunes générations grâce à la mobilité et au travail missionnaire. Bien que cette étude se soit concentrée sur les stratégies discursives de positionnement des locuteurs sectaires de deitsch,

des études futures seraient nécessaires afin de comprendre les idéologies langagières entourant le deutsch et ses locuteurs parmi les anglophones monolingues, en particulier dans le sud du pays. En outre, alors que des chercheurs comme Keiser (2002) mènent des études dans des entreprises qui emploient des anabaptistes sectaires, des études dans d'autres lieux clés sont essentielles pour comprendre les dynamiques sociolinguistiques dont il est question ici. Par exemple, une étude ethnographique sur le site d'une mission mennonite en dehors des États-Unis contribuerait probablement à la compréhension des motivations, les mécanismes et l'étendue de l'acquisition de nouvelles ressources langagières par le biais du contact linguistique dans un cadre très idéologiquement chargé, avant que ces ressources ne soient « ramenées à la maison ». Enfin, comme l'atteste ce mémoire, approcher, établir des rapports et travailler avec les communautés pendant le travail ethnographique de terrain peut être une tâche délicate et parfois frustrante qui nécessite le développement du respect mutuel sur une longue période, ainsi que la compréhension, l'acceptation et l'adaptation aux différences culturelles. J'espère que d'autres jeunes chercheurs pourront apprendre de cette expérience comme je l'ai fait.

Bibliographie

- Akin, Salih. 1997. Désignation d'une langue innommable dans un texte de loi : le cas du kurde dans les textes législatifs turcs. In Tabouret-Keller, Andrée (ed.), *Le nom des langues. Les enjeux de la nomination des langues*, 69-79. Louvain-La-Neuve: Peeters.
- Azria, Régine & Hervieux-Léger, Danièle. 2010. Réforme / Réformation. In Hillebrand, Hans J. (ed.), *The Oxford Encyclopedia of the Reformation (Vol. III)*, 1004-1012. Oxford: Oxford University Press.
- Bibliothèque nationale française. 22 septembre 2020. Allemand de Pennsylvanie (dialecte). <<https://data.bnf.fr/ark:/12148/cb16621135m>>
- Blanchet, Philippe. 2000. *La linguistique de terrain : Méthode et Théorie. Une approche ethno-sociolinguistique*. Rennes : Presses universitaires.
- Bourdieu, Pierre. 2001. *Langage et pouvoir symbolique*. Paris: Seuil.
- Boutet, Josiane. 1977. Propositions pour une sociologie du langage. *Langage et Société* 1, 23-25.
- Brown, Joshua R. 2019. The Changing Sociolinguistic Identities of the Beachy Amish-Mennonites. *Journal of Amish and Plain Anabaptist Studies* 7(1), 19-31.
- Buffington, Albert F. 1937. *A Grammatical and Linguistic Study of Pennsylvania German*. Cambridge: Harvard University. (Thèse.)
- Burrige, Kate. 2002. Changes within Pennsylvania German as Enactments of Anabaptist World View. In Enfield, N.J. (ed.), *Ethnosyntax: Explanations in Grammar and Culture*, 207-230.
- Centers for Disease Control and Prevention. 2017. Opioid Overdose: U.S. County Prescribing Rates, 2017. <<https://www.cdc.gov/drugoverdose/maps/rxcounty2017.html>>
- Cramer, Jennifer. 2018. Perceptual Dialectology. *Oxford Handbooks Online*. Linguistics. New York: Oxford University Press. DOI: 10.1093/oxfordhb/9780199935345.013.60.
- Downing, Lara. 2019. Dutchified English in an Ohio Beachy Amish-Mennonite Community. *Journal of Amish and Plain Anabaptist Studies* 7(1),1-18.
- Eckert, Penelope & Wenger, Etienne. 2005. Communities of practice in sociolinguistics: What is the role of power in sociolinguistic variation? *Journal of Sociolinguistics* 9(4), 582-589.
- Ferguson, Charles A. 1959. Diglossia. *Word* 15(2), 325-340. DOI: 10.1080/00437956.1959.11659702
- Fishman, Joshua A. 1967. Bilingualism with and without diglossia; diglossia with and

- without bilingualism. *Journal of Social Issues* 23(2), 29-38.
- Francard, Michel & Lambert, Joëlle & Berdal-Masuy, Françoise. 1993. *L'insécurité linguistique en Communauté française de Belgique*. Bruxelles: Service de la langue française - Communauté française Wallonie-Bruxelles.
- Friesen, Abraham. 1996. Mennonites. In Hillebrand, Hans J. (ed.). *The Oxford Encyclopedia of the Reformation (Vol. III)*, 50-54. Oxford: Oxford University Press.
- Fuller, Janet McCray. 1997. "Pennsylvania Dutch with a southern touch": A theoretical model of language contact and change. Columbia: University of South Carolina. (Thèse doctorale).
- Garabato, Carmen Alén & Kis-Marck, Alexia. 2015. Le concept de "communauté linguistique" face à la réalité du terrain. *Lengas* [En ligne] 77. URL : <http://journals.openedition.org/lengas/866> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lengas.866>
- Gumperz, John J. 1964. Linguistic and Social Interaction in Two Communities. *American Anthropologist* 66(6), 137-153.
- Hambye, Philippe. 2015. Ethnographie comme méthode d'enquête sociolinguistique: « Faire preuve » à partir d'un cas singulier ? *Langage et société* 2015(4) (N°154), 83-97.
- Heller, Monica. 2002. *Eléments d'une sociolinguistique critique*. Paris: Didier.
- Heller, Monica. 2014. Gumperz et la justice sociale. *Langage et Société* 2014(4) (N°150), 41-53.
- Huffines, Marion Lois. 1980. Pennsylvania German: Maintenance and Shift. *International Journal of the Sociology of Language* 25, 43-57.
- Hyman, Larry M. 2001. Fieldwork as a state of mind. In Newman, Paul & Ratliff, Martha (eds.) *Linguistic Fieldwork*, 15-33. Cambridge: Cambridge University Press.
- Johnson-Weiner, Karen. 1998. Community identity and language change in North American Anabaptist communities. *Journal of Sociolinguistics* 2(3), 375-394.
- Kaufman, Thomas. 2014 [2009]. *Histoire de la Réformation*. Genève: Editions Labor et Fides.
- Keiser, Steven Hartman. 2003. Pennsylvania German and the "Lunch Pail Threat": Language Shift and Cultural Maintenance in two Amish Communities. In Joseph, Brian D. & DeStefano, Johanna & Jacobs, Neil & Lehiste, Ilse (eds.) *When Languages Collide: Perspectives on Language Conflict, Language Competition, and Language Coexistence*, 3-20. Columbus: The Ohio State University Press.
- Keiser, Steven Hartmann. 2012. *Pennsylvania German in the American Midwest*. Durham: Duke University Press.
- Kraybill, Donald B. & Nolt, Steven M. 1994. The rise of microenterprises. In Kraybill, Donald

- B. & Olshan, Mark A. (eds.) *The Amish struggle with modernity*, 149-163. Hanover & London: University Press of New England.
- Labov, William. (1972). *Sociolinguistic Patterns*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Library of Congress. Pennsylvania German Dialect. < <https://id.loc.gov/authorities/subjects/sh85099551.html>>. Accessed 9 November 2020.
- Louden, Mark. 1988. *Bilingualism and Syntactic Change in Pennsylvania German*. Ithaca: Cornell University. (Thèse doctorale).
- Louden, Mark. 2001. The Development of Pennsylvania German Linguistics within the context of General Dialectology and Linguistic Theory. In Seifert, Lester. *A Word Atlas of Pennsylvania German*, 7-52. Madison: Max Kade Institute.
- Louden, Mark. 2016. *Pennsylvania Dutch: The Story of an American Language*. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Maynor, Natalie. 1996. The Pronoun Y'all: Questions and Some Tentative Answers. *Journal of English Linguistics* 24(4), 288-294.
- Moledina, Amyaz A. & McConnell, David L. & Sugars, Stephanie A. & Connor, Bailey R. 2014. Amish Economic Transformations: New forms of income and wealth distribution in a traditionally "flat" community. *Journal of Amish and Plain Anabaptist Studies* 2(1), 1-22.
- Pennsylvania Dutch Dictionary Online. <<https://www.padutchdictionary.com>>.
- Pennsylvania German Society. 2005. "Welcome!" < <http://www.pgs.org>>.
- Post, Rudolf. 1992. *Pfälzisch: Einführung in eine Sprachlandschaft*. Landau/Pfalz: Pfälzische Verlagsanstalt.
- Qvarnström, Marie Y. 2015. *The impact of societal changes and attitudes on the maintenance and shift of Pennsylvania German among the Old Order Amish in Lancaster County, Pennsylvania*. University Park: Pennsylvania State University. (Thèse doctorale.)
- Raoul, Bruno. 2002. Un travail d'enquête à l'épreuve du terrain ou « l'expérience de terrain » comme relation en tension. *Etudes de communication* 25, 87-103.
- Reschly, Steven. 2017. Paradigmatic Paradigm Problems: Theory Issues in Amish Studies. *Journal of Amish and Plain Anabaptist Studies* 5(1), 66-81.
- Saillard, Claire. 2002. Les acteurs plurilingues au travail: une communauté linguistique ? *Revue française de linguistique appliquée* 2002(2) (N° 5), 15-24.
- Salzmann, Zdenek 2004. *Language, Culture, and Society: An Introduction to Linguistic Anthropology*. Boulder: Westview Press.

- Stayer, James M. 1996. Anabaptists. In Hillebrand, Hans J. (ed.) *The Oxford Encyclopedia of the Reformation (Vol. I)*, 31-35. Oxford: Oxford University Press.
- Seifert, Lester. 2001. *A Word Atlas of Pennsylvania German*. Madison: Max Kade Institute.
- Tabouret-Keller, Andrée 1997. Présentation. In Tabouret-Keller, Andrée (ed.) *Le nom des langues. Les enjeux de la nomination des langues*, 5-19. Louvain-la-Neuve: Peeters.
- Thiessen, Richard D. 2018. Mount Carmel Bible Fellowship (Wallingford, Kentucky, USA). *Global Anabaptist Mennonite Encyclopedia Online*. <[https://gameo.org/index.php?title=Mount_Carmel_Bible_Fellowship_\(Wallingford,_Kentucky,_USA\)](https://gameo.org/index.php?title=Mount_Carmel_Bible_Fellowship_(Wallingford,_Kentucky,_USA))>.
- Tillery, Jan, Wikle, Tom and Bailey, Guy. 2000. The Nationalization of a Southernism. *Journal of English Linguistics* 28(3), 280-294.
- United States Census Bureau. 1 juillet 2019. Quick Facts: F... County, Kentucky, United States. <<https://www.census.gov/quickfacts/fact/table/fl...countykentucky,US/PST045219>>.
- Van Ness, Silke. 1990. *Changes in an Obsolescing Language: Pennsylvania German in West Virginia*. Tübingen: Gunter Narr.
- WalletHub. 9 septembre 2020. Most & Least Diverse States in America. <<https://wallethub.com/edu/most-least-diverse-states-in-america/38262/>>.
- Wikipedia. 11 octobre 2020. Hauptblatt: Wilkum zum pennsilfaanisch-Deitsche Wikipedelche! <<https://pdc.wikipedia.org/wiki/Hauptblatt>>.
- Wikipedia. 5 octobre 2020. Pennsilfaanisch Deitsch. <https://pdc.wikipedia.org/wiki/Pennsilfaanisch_Deitsch>.
- Wilson, Adam & Guardiola, Mathilde. 2015. Complexité vs. Spontanéité ? Eléments non-négociables, choix et obligations dans la constitution de deux corpus interactionnels. *ICODOC :Corpus complexes et enjeux méthodologiques : de la collecte de données à leur analyse*, 68-69. Lyon, France.
- Young Center for Anabaptist and Pietist Studies. 2015. Amish Population Change 1992-2013, Top Ten States. Elizabethtown College. <https://groups.etown.edu/amishstudies/files/2015/08/Population_Change_1992-2013.pdf>.
- Young Center for Anabaptist and Pietist Studies. 2019. Amish Population Change 2010-2019. Elizabethtown College. <https://groups.etown.edu/amishstudies/files/2019/07/Population_Change_2010-2019.pdf>.

Annexes

I. Trame d'entrevue

Interview Questions

Name _____

Date _____

Informed consent signed? _____

Permission to record interview?

- If yes, file name _____

- If no, notebook page number _____

Language Biography:

- Where are you from?
- Where else have you lived?
- How long have you lived in F County?
- What languages do you speak (and what do you call them?)
- Where/How did you learn these languages?
- In what circumstances do you speak them? (Who, when, where, how often)

Practices in the workplace:

- How long have you worked in the country store?
- What do you do in the store?
- What language(s) do you use at work? In what circumstances?
- Who do you work most closely with? What language(s) do they speak?
- Do all of your colleagues speak in the same way?
- What language(s) do your customers speak?
- Have you ever worked in other places/jobs? What languages did you usually use then?

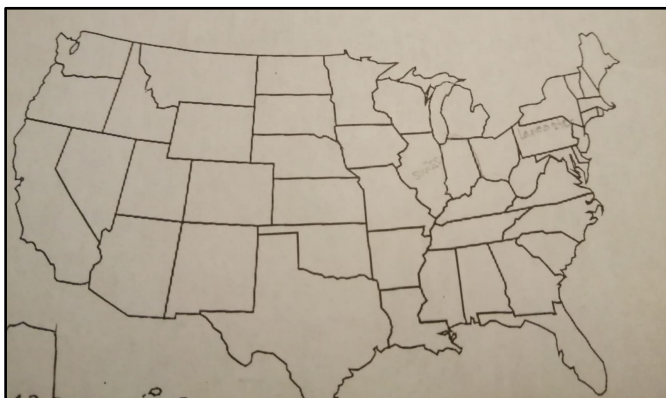
Attitudes and Ideologies:

- Do people speak Deitsch differently in other places? Can you give examples?
- Do you have a different name for this way of speaking?
- Who speaks the best/the worst Deitsch?
- Do you think the young people speak Deitsch well or poorly? Why?
- Is it okay to borrow words from English when speaking Deitsch?

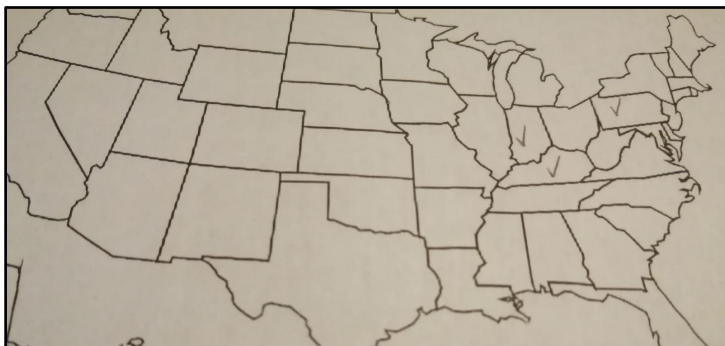
- Is it okay to borrow words from Deutsch when speaking English?
- Do you have examples of borrowed words?
- Is it important to speak good Deutsch / to speak good English?
- Can people outside the community speak good Deutsch?
- How do farmers / salespeople / men / women / children / youth / adults / elders speak?

Could you please look at this map of the United States? Can you label the map with the way people speak Deutsch in different places?

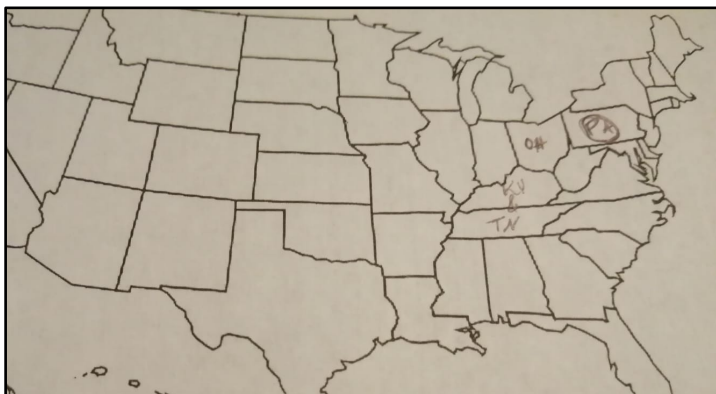
II. Cartes



1. Carte marquée « swiss » (Indiana) et « Lancaster » (Pennsylvania).



2. Carte sur laquelle trois états fédérés sont cochés pour indiquer de différents « accents » : Le Kentucky, la Pennsylvanie et l'Indiana.



3. Carte sur laquelle le Kentucky, l'Ohio et le Tennessee sont indiqués ainsi qu'une partie de Pennsylvanie (Lancaster).

III. Formulaire de consentement éclairé



Centre d'Expérimentation sur la Parole
Laboratoire Parole et Langage, UMR 7309, Aix-en-Provence, France

Informed Consent

I,,

- Hereby authorize Mr./Ms.
to record me in audio/video format
- Authorize the use of this data, in recorded as well as in transcribed and anonymized form:
 - For scientific research purposes (dissertations, theses, scientific articles, presentations at meetings/conferences)
 - For university teaching purposes
 - For dissemination within the scientific community in the form of possible exchanges and loans of data to researchers, subject to the signing of a research agreement
 - For posting on a website dedicated to research
- Understand that for all of these scientific uses, the data recorded in this way will be anonymized, which means that the audio tapes that will be presented at conferences or lectures in the form of extracts will be cleaned of any personal information (name, address, telephone number, etc.)

- Would like the following additional constraint to be respected:

.....

Place and Date

Signature



UMR 7309 - CNRS - AIX
PAROLE ET
LANGAGE

Aix-Marseille
université